

Vingt-six août 1944 les troupes du général Monsabert étaient au niveau des cinq avenues à Marseille, carrefour stratégique que les Allemands tenaient encore sur la route venant de Toulon et ouvrant la porte à la vallée du Rhône.

Le 7^o Régiment de Tirailleurs Algériens du colonel Leblanc faisait face au restant de la 244^o Division d'Infanterie commandée par le général Hans Schaefer. Le régiment d'artillerie allemand pilonnait les forces françaises depuis les hauteurs des Aygalades, protégé de l'aviation alliée par les batteries antiaériennes du plateau de Foresta.

César Montagni était le responsable d'un groupe du Comité Départemental de Libération au nord de Marseille. Affilié au parti communiste, il avait refusé de partir

pour le Service du Travail Obligatoire en décembre 1943 suite à l'invasion du sud de la France par la Wehrmacht. Il s'exila dans les collines de la chaîne de l'étoile et créa un groupe de résistance. Il agrégea autour de lui des camarades venus de différents horizons, dont des immigrés polonais ayant fui la double invasion allemande et soviétique.

La veille, Montagni reçut un message de Raymond Aubrac, commissaire régional de la République, représentant du Gouvernement provisoire de la République française. Les installations de défense antiaérienne de Foresta empêchaient l'aviation alliée de bombarder l'artillerie allemande qui bloquait le 7^o RTA au nord, tandis que les canons de l'île du Frioul bloquaient l'offensive française au sud. Sa mission avec son groupe d'une

centaine d'hommes était de réduire au silence les positions de DCA allemandes.

Lui et ses camarades quittèrent les collines à quatre heures du matin. Ils progressèrent rapidement sans crainte, car les troupes allemandes étaient occupées à combattre l'armée française au sud.

À Notre Dame Limite ils savaient que la Wehrmacht avait mis en place un point de contrôle pour bloquer l'entrée de Marseille. César Montagni entra en contact par radio avec le 7^o RTA.

- Tortue, ici le lièvre. Rien ne sert de courir. Je répète, rien ne sert de courir.

- Lièvre ici tortue, il faut partir à point.

Par cette phrase codée, le résistant demanda au colonel commandant le régiment de tirailleurs de commencer un

mouvement vers le nord pour faire croire aux défenses des pièces d'artillerie allemandes que l'attaque viendrait depuis le sud.

Aussitôt les éléments de protection situés au sein du PC allemand dans le château de Foresta firent mouvement pour se placer en coup d'arrêt au niveau du plateau de la Viste. En même temps, un tir d'artillerie sol-sol fut déclenché pour empêcher l'avancée des troupes françaises.

Montagni et ses hommes, voyant l'infanterie allemande délaissier leur DCA et couverts par le raffut des coups de canon, firent mouvement vers le plateau du plan d'Aou où étaient perchées les pièces ennemies.

À Notre Dame Limite, le premier coup de fusil fut donné par un Polonais qui à l'aide d'un Mauser K98k abattit le radio Allemand pour qu'il ne puisse pas prévenir de l'attaque. Quelques grenades suffirent ensuite pour neutraliser le reste du point de contrôle. Le dernier kilomètre fut franchi en courant puis les résistants rampèrent dès la sortie de la Gavotte.

Le plan d'Aou était un promontoire rocheux dominant la rade de l'Estaque. Il surplombait la mer d'au moins deux cents mètres. Cette particularité avantageait les Allemands côté sud, car ils maîtrisaient parfaitement l'espace aérien depuis Toulon jusqu'à l'aéroport de Marseille Marignane. En revanche, côté nord, il offrait un couvert idéal pour une troupe légère qui pouvait

progresser à l'abri du piton rocheux. Les Allemands avaient fait preuve d'un excès de confiance en ne protégeant pas suffisamment cette direction. Il était vrai que les troupes alliées arrivaient depuis le sud.

Au sommet les résistants trouvèrent néanmoins un blockhaus équipé d'une mitrailleuse MG 44 dirigée dans leur direction. César observa avec ses jumelles à une distance de quatre cents mètres pour voir s'il était possible de s'approcher de ce point fortifié sans se faire voir. La MG 44 était une arme redoutable et risquait de les transformer en chair à pâté avant qu'ils aient pu accomplir leur mission. Or, la progression des troupes du général Monsabert dépendait de celle-ci.

- Je vais y aller, dit César à son adjoint et ami Louis Padovani. Regarde, si j'oblique par la droite, il y a une anfractuosité dans la roche qui me permettra d'arriver jusqu'à cinquante mètres du blockhaus. De là, je lance une grenade, tu fais une prière à la bonne mère et avec un peu de chance, je pulvérise cette mitrailleuse du premier coup.

- Laisse-moi y aller César, tu es notre chef, ce n'est pas   toi de risquer ta vie.

- Tu sais très bien que je lance plus loin que toi et justement, je suis votre chef donc je dois montrer l'exemple. Si je meurs, c'est à toi qu'incombera la mission. Il faut à tout prix détruire ces canons. Tu m'as compris ?

- Oui, César, j'ai compris.

Montagni commença à se glisser de rocher en rocher et à grimper les cent mètres

de dénivelé qui le séparait des ennemis. Comme il l'avait dit, à cinquante mètres, il dégoupilla une grenade et la lança. Padovani suivit le trajet de celle-ci en priant, lui le communiste. Cela pouvait en être risible si l'instant n'était pas autant important. Si la grenade explosait à l'extérieur du blockhaus, les Allemands découvriraient la présence ennemie et ne tarderaient pas à les repérer et à les tuer tous.

La grenade à fragmentation MK2 d'origine anglaise effectua une parabole parfaite, disparut dans la meurtrière du bloc de béton et explosa quasiment instantanément. Seule une fumée âcre apparut. Le bruit des canons allemands rendait tout ceci inaudible.

César s'approcha prudemment du blockhaus. Il lui fallut quelques secondes et

un courage suicidaire pour jeter un œil dans l'anfractuosité. Ce n'est qu'alors qu'il fit signe à ses camarades de s'approcher.

  partir de là, le groupe de résistants surplombait les cinq batteries anti aériennes. Chacune était composée d'un canon FLAK de 88 millimètres et de onze hommes pour le service de l'arme et sa protection.

César partagea ses hommes en cinq groupes de vingt hommes sous le commandement de ses trois meilleurs adjoints pour les Français et deux officiers polonais.

- Bon, on a plus le temps de minauder. Nos troupes sont sous le coup de l'artillerie allemande. Tant que nous n'aurons pas fait taire ces canons, l'aviation ne pourra pas détruire celle-ci. Alors, vous approchez au

plus près des pièces. Je vous observe d'ici. Quand je vois que vous êtes en position, je lance une grenade et ce sera le signal pour l'attaque. Merde à tout le monde.

Les cinq groupes firent leur approche discrète, aidés en cela du fait que les Allemands leur tournaient le dos. Malheureusement, à deux cents mètres de son objectif, un homme du groupe de Padovani sauta sur une mine anti personnelle. Les autres prirent cela pour le signal et bien qu'ils estimèrent que celui-ci avait été donné trop tôt, se ruèrent vers les positions allemandes.

Au large des côtes marseillaises, sur l'île du Frioul, les Allemands avaient implanté en 1943 une batterie côtière équipée de canons

français de 150 millimètres d'une portée de 17 kilomètres. Bien que l'idée semblât saugrenue à l'époque, Rommel demanda à ce que ces canons puissent pivoter à cent quatre-vingts degrés et bombarder Marseille qu'ils étaient censés protéger.

Le commandant de la défense anti aérienne, prévint les troupes allemandes de l'attaque. Aussitôt, les tirs d'artillerie en direction du 7^o RTA cessèrent et l'infanterie recula vers le nord.

Ce fut au prix de pertes effroyables que les hommes de Montagni réussirent à neutraliser les servants de la batterie de DCA. César prévint aussitôt le commandement français par radio et alla rejoindre ses hommes.

Il ne restait plus que Padovani et une dizaine de Français. Les Polonais avaient tous été massacrés.

- Il faut partir au plus vite. L'armée allemande arrive et notre aviation va détruire ces positions dans quelques minutes.

À peine eut-il dit cela qu'un obus explosa à quelques mètres. Deux autres résistants furent tués et César projeté au sol par le souffle de l'explosion. Le visage en sang il vit, comme dans un mauvais rêve que de la fumée s'échappait des rochers depuis l'île du Frioul. L'adrénaline le sortit de sa torpeur et il comprit ce qui venait d'arriver.

- Vite, Padovani nous n'avons plus le temps de déguerpir. Il faut se mettre à l'abri dans le château de Foresta. Les Allemands n'oseront pas tirer sur leur PC.

- Non, mais nous allons nous faire descendre par les boches.

- Tu as une meilleure idée ?

- Non, pas pour l'instant.

Ils se dirigèrent donc vers le château, profitèrent de la pagaille qui régnait au sein des troupes allemandes et réussirent à se cacher dans une cave. Au même moment l'aviation française bombardait les positions anti aériennes et l'artillerie allemande. Le 7^o RTA se porta rapidement au secours des résistants français, investirent le PC ennemi, mais furent à leur tour sous le coup des canons de l'île du Frioul.

Au large, le cuirassé USS Nevada profita du fait que les batteries côtières avaient

pivoté pour les bombarder et avec l'aide de l'aviation, les faire taire.

À l'intérieur du château, les Français découvrirent une centaine de corps. Des soldats allemands, des soldats des Français et des civils dont ils pensèrent que c'étaient les résistants. Deux étaient gravement blessés, mais encore en vie. César et son ami Louis Padovani respiraient encore. Ils furent immédiatement emmenés à l'hôpital de l'hôtel-Dieu à côté du vieux port.

Le 15 septembre 1945, le général de Gaulle fit une brève visite à Marseille pour assoir son autorité et installer le pouvoir central. Gaston Defferre pour faire valoir sa position de président du conseil communal insista auprès du Général sur le rôle joué par

la résistance et lui raconta l'exploit du groupe de Montagni. De Gaulle demanda alors à le rencontrer et le décora sur son lit d'hôpital de la médaille de la Résistance. C'est à partir de ce moment-là que Defferre et Montagni devinrent amis.

Voilà à quoi pensait le commissaire César Montagni de la police judiciaire de Marseille ce 10 août 1954, penché sur un corps assassiné au pied des ruines du château de Foresta.

Ce château, appelé aussi château des deux tours, avait été immense. C'était une bâtisse de vingt mètres de long avec à chaque extrémité une tour comme les donjons crénelés du moyen âge. Il comportait un étage et le rez-de-chaussée était surélevé. Pour y accéder, il y avait un escalier à double volute. Il était adossé à la falaise du plan d'aou qui avaient en leur temps, accueilli les batteries antiaériennes allemandes.

- Si l'on m'avait dit qu'on se retrouverait là dix ans plus tard, dit César, à son ami l'inspecteur Louis Padovani.

- Tu l'as dit.

- Bon, fais-moi un résumé.

- Ce matin, un des hommes qui squattent dans le quartier a trouvé ce macchabée. Comme il ne parle pas bien le français, c'est un Italien, il est allé trouver le curé de la Viste qui a prévenu le commissariat de Saint-Louis.

- Et bien entendu, tout ce beau monde a allégrement piétiné la scène de crime.

- Bien entendu.

- Que sait-on de la victime ?

- Rien, que tchi, nada, woualou.

- Je crois que j'ai compris. J'imagine que les braves habitants des lieux ont dû lui faire les poches ?

- C'est bien possible.

- De quoi est-il mort ?

- Strangulation. On dirait qu'il a été garroté. Certainement un coup des Espagnols. C'est leur spécialité.

- Bon tu m'appelles le commissariat de Saint-Louis. Je veux tous leurs policiers et vous me fouillez le château. Si un des habitants se plaint, tu le menaces de le renvoyer dans son pays.

- J'ai le droit de les secouer ?

- Depuis quand tu me demandes ? Mais n'oublie pas que ce ne sont pas des Allemands.

Padovani était né en Corse en 1911. Son père ayant fait la Première Guerre mondiale était resté en France et avait fait venir sa famille en Lorraine. En 1939, pour fuir l'annexion par l'Allemagne, ils avaient rejoint

Marseille où il fit la connaissance de César et entra dans la résistance. Padovani n'aimait pas les Italiens qui avaient choisi le mauvais côté pendant la guerre et se méfiait des Algériens dont on disait qu'ils préparaient des attentats contre les Français pour obtenir leur indépendance.

Depuis les événements ayant conduit à la destruction du château de Foresta, les ruines étaient restées en l'état. Néanmoins ce bâtiment offrait un refuge aux émigrés de tous bords venus à Marseille pour trouver du travail, en attendant de trouver un logement décent et faire venir leurs familles. Le problème était que les logements, décents ou pas, manquaient cruellement dans la France de l'après-guerre.

César, bien que policier ferme, n'oubliait jamais que ses parents aussi avaient immigré d'Italie dans les années trente pour fuir le fascisme naissant. Il se rendit à l'église de la Viste pour interroger le prêtre.

La paroisse Saint Paul de la Viste dominait le plateau du même nom, mais également la plaine de Foresta enchâssée par plusieurs pitons rocheux. Encore une fois, César regarda celui du Plan d'Aou et repensa à ses camarades morts. Il trouva l'entrée du presbytère à l'arrière de l'église.

- Bonjour, mon père, je suis le commissaire Montagni, puis-je vous parler ?

- Bien sûr, mon fils. J'imagine que vous venez pour le mort de ce matin.

- Quand vous dites ce matin, vous présumez qu'il est mort ce matin. Comment pouvez-vous penser cela.

- Je rends visite aux immigrés de confession catholique du château. J'y suis allé pas plus tard qu'hier. Si le défunt avait été là, je l'aurais vu.

- Bien entendu. C'est un de ces immigrés qui est venu vous avertir. Pouvez-vous me dire son nom ?

- Je ne pense pas.

- Avez-vous reçu cette information lors d'une confession ?

- Non.

- Alors rien ne vous oblige à cacher le nom de cette personne. Je dirais même le contraire. Le faire serait considéré comme une obstruction à une enquête pour meurtre.

- Meurtre ?

- Oui, le défunt a été étranglé. Il n'y a pas de doute.

- Êtes-vous chrétien, monsieur le commissaire ?

- Non, j'étais communiste et bien que j'ai rendu ma carte du parti depuis les révélations sur les crimes de Staline, j'ai vu trop de morts pendant la guerre pour croire en un dieu.

- Vous étiez dans quelle arme ?

- J'étais dans la résistance. Mes camarades sont morts dans ce château quand on a détruit les batteries anti aériennes.

- Je savais que votre nom ne m'était pas inconnu. C'est moi qui ai donné les derniers sacrements à vos amis ce jour-là. Vous êtes un héros, monsieur le commissaire.

- Non, les héros sont ceux qui sont morts. Moi je ne suis qu'un chanceux.

- Peut-être étiez-vous sous la protection divine. Qu'est devenu celui qui était blessé avec vous ?

- Il est toujours avec moi. Inspecteur Padovani.

- Comme c'est drôle. Non, je vous demandais si vous étiez chrétien, car je souhaiterais que vous n'importuniez pas outre mesure celui dont je vais vous dévoiler le nom. Ce n'est qu'un pauvre immigré. Ne le renvoyez pas dans son pays. En plus, son épouse vient d'accoucher de leur quatrième enfant aujourd'hui même. Il s'était rendu au château pour chercher du linge pour son épouse. Il vit désormais derrière cette église dans une maison désaffectée. Il se nomme Giovanni Scorza.

- Je suis moi aussi un ancien immigré. Tout ce que je veux c'est arrêter le meurtrier

de l'homme qui git deux cents mètres plus bas. Le reste ne m'intéresse pas.

- Je prierais pour votre réussite, monsieur le commissaire.

- Merci mon père.

César se rendit donc derrière l'église et vit en effet une vieille demeure située au bord de la falaise donnant sur la plaine de Foresta.

Il toqua et un garçon de neuf ans lui ouvrit la porte.

- Bonjour, mon garçon, je suis de la police. Je souhaiterais voir ton père.

Le garçon poussa la porte de la chambre de ses parents et appela son père.

- Papà, un carabiniéro vuole parlarti ; dit le garçonnet.

La maison était toute petite. Elle ne comprenait qu'une cuisine et derrière une paroi en bois, une chambre. Des bruits de pas et des chuchotements d'enfants venant du plafond firent penser à César qu'une deuxième chambre devait se situer à l'étage.

Un homme d'une quarantaine d'années très grand et très costaud apparut.

- Mon fils me dit que vous êtes policier ?

- Oui, monsieur Scorza, je suis le commissaire Montagni.

- Sei Italiano lei ? (vous êtes italien ?)

César avait un sixième sens, utile quand on est policier, qui lui permettait de savoir quand un homme était dangereux. Et là, ses voyants s'étaient allumés en rouge instantanément. Cet homme était mauvais. Il se dit que s'il lui venait l'envie de se

débarrasser de lui, il le ferait sans hésitation. Dans ces cas-là, il fallait montrer qu'on avait du répondant. Seule la menace pouvait dissuader ce genre d'individu de passer à l'action.

- Nous sommes en France monsieur Scorza et je suis de la police française alors je vous demanderais de me parler en français. Vous comprenez ce que je dis ?

- Oui bien sûr, mais votre nom est italien.

- Ce ne sont pas nos origines qui nous définissent monsieur Scorza, mais ce que l'on fait. J'ai fait la guerre pour la France pendant que les Italiens se battaient pour ce chien de Mussolini à la solde d'Hitler.

Scorza regarda le commissaire méchamment.

- Devons-nous continuer cette conversation au commissariat ?

- Non excusez-moi. Je suis fatigué, ma femme vient d'accoucher.

- Je suis au courant. Bon je vais prendre votre déposition ici et vous la signerez. Vous savez écrire ?

- Oui, je sais écrire. Ne me prenez pas pour un idiot.

- Je vous prends pour quelqu'un qui fait vivre sa famille dans une ruine et dont la femme n'a pas accouché à l'hôpital. Bon, nom prénom, date et lieu de naissance.

- Scorza Giovanni né le 10 novembre 1911 à Pantelleria Provincia d'Aggrigento. Je ne sais pas le dire autrement.

- J'ai compris.

- Racontez-moi les circonstances qui vous ont amené à trouver le cadavre.

- À six heures ce matin ma femme a commencé à avoir des douleurs. J'ai fait venir

la sage-femme et elle m'a demandé du linge blanc. Je n'en avais pas assez. Je suis donc allé au château, car je connais un arabe qui vend du linge venu d'Algérie. Vers six heures et demie, j'ai trouvé le corps. Je n'ai touché à rien. J'ai réveillé mon ami.

- Son nom ?

- Pardon ?

- Votre ami, quel est son nom ?

- Mohamed Katasse.

- Poursuivez.

- J'ai réveillé mon ami, je lui ai dit que j'ai trouvé un mort. Il m'a vendu du linge et je suis revenu. À dix heures, quand ma femme a accouché, je suis allé trouver le curé et je lui ai tout raconté.

- Vous avez attendu trois heures et demie pour signaler un meurtre ?

- Un meurtre ? Je ne savais pas que c'était un meurtre. Et ma femme était en train d'accoucher.

- Bon, admettons. Connaissez-vous cet homme ?

- Le mort ? Non, je ne l'avais jamais vu avant.

- Depuis combien de temps êtes-vous en France ?

- Depuis quatre ans. Je suis venu seul. J'ai vécu trois ans dans le château puis j'ai récupéré cette maison et j'ai fait venir ma famille.

- Vous travaillez ?

- J'ai travaillé à la tuilerie de Saint-André, mais j'ai eu un accident de travail. Pour l'instant je suis en arrêt maladie.

- Montrez-moi vos mains ?

- Pourquoi, vous pensez que c'est moi qui ai tué cet homme ?

- C'est moi qui pose les questions monsieur Scorza.

- Dans mon pays, un homme fait ce qu'il veut, chez lui et je suis chez moi.

- Nous ne sommes pas en Italie et vous n'êtes pas chez vous. Vous logez ici de façon illégale. Alors soit vous me montrez vos mains soit je vous embarque et dans deux jours vous êtes dans un train en direction de la Sicile. Hai Capito ?

Scorza montra ses mains. César constata qu'il n'y avait aucune trace de garrot ou tout autre lien.

- Avez-vous vu quelqu'un en allant au château ?

- Non, personne.

- Signez votre déposition. Je vais aller voir ce Katasse. Vous ne quittez pas le quartier tant que je ne vous y autoriserais pas.

César redescendit vers la plaine et pénétra dans le château. Un brouhaha se fit entendre alors qu'il était encore à une centaine de mètres. Padovani avait fait ce que lui avait demandé son commissaire. Avec une vingtaine d'hommes, il perquisitionnait toutes les pièces.

Les occupants crurent d'abord qu'il s'agissait d'une rafle pour les attraper et les renvoyer chez eux. Padovani avait prévu cette réaction et avait fait encercler le château pour éviter qu'ils ne s'égayent dans la nature. Puis il avait resserré la nasse et regroupé tous les habitants dans une même pièce. Il y avait là

des Algériens, Marocains, Tunisiens et Italiens.

César entra dans la pièce et prit la parole.

- Mesdames et messieurs, je suis le commissaire Montagni. Nous enquêtons sur le meurtre de l'homme que nous avons trouvé mort ce matin devant le château. Si quelqu'un a le moindre renseignement, je lui conseille de me le dire tout de suite.

Tout le monde se tut.

- Qui est Mohamed Katasse ?

Un homme leva la main.

- Suivez-moi.

Katasse s'approcha du commissaire.

- Où est votre logement ?

- J'ai une chambre dans l'aile droite chef.

- Ne m'appellez pas chef, je suis commissaire.

- Oui chef.

César ne releva pas. Il savait que pour ces gens-là tout ce qui est fonctionnaire est un chef.

- Vous êtes Algérien ?

- Oui, donc je suis Français.

- Depuis quand habitez-vous ici ?

- Cela fait six ans. Pendant la guerre j'étais au 7^o régiment de tirailleur algérien et j'ai été blessé ici.

- A oui ? Mais j'ai entendu dire que c'était des résistants qui avaient pris ce château.

- Oui, chef. Des résistants français sont rentrés dans ce château avant nous, mais ils sont morts. Sauf deux qui étaient blessés.

- Vous avez vu ces blessés ?

- Non chef, mais on m'a dit que c'était des héros. J'aurais bien aimé les rencontrer.

- C'était l'inspecteur et moi-même.

- C'est vrai chef, c'était toi ?

- Oui, mais je ne suis pas un héros. Et après la guerre tu es venu t'installer ici ?

- Oui chef. Je n'ai pas voulu retourner au bled. Je suis venu à Marseille pour travailler, mais il n'y avait pas de logement pour les bougnouls comme ils disent. Alors je me suis installé ici. La volonté d'Allah est parfois étonnante.

- Nous avons combattu ensemble alors si tu sais quelque chose sur cet homme tu dois me le dire.

- C'est l'Italien qui t'a donné mon nom ?

- Oui, mais je l'ai menacé.

- C'est une brute, mais il est lâche. Cela ne m'étonne pas qu'il ait parlé.

- Que peux-tu me dire ?

- On n'a jamais vu cet homme avant. Jamais. Quand l'Italien est venu me voir, je

dormais. C'est lui qui a trouvé le mort. Il me l'a dit, je suis allé le voir. Tu sais chef, ici des morts on en voit souvent. La police ne fait pas d'enquête d'habitude.

- Mais moi, je ne fermerais pas les yeux. Quelle que soit sa nationalité, c'était un homme et il a été assassiné. Dans un premier temps, il faut savoir qui il était et rendre son corps à sa famille. Tu comprends ?

- Oui chef, tu es un homme bon. Ce que je vais te dire doit rester entre nous.

- Je t'écoute.

- Il y a un Tunisien, une vraie racaille. Il a fouillé le mort et lui a pris son portefeuille.

- Comment il s'appelle ?

- Ali.

- Ali comment ?

- Je ne connais pas son nom, il ne nous l'a jamais dit. Tu le reconnaîtras facilement, il

est roux et a une cicatrice sur la joue. Il raconte qu'il a eu ça dans une bagarre, mais en fait c'est sa femme qui lui a fait ça. Après elle l'a quitté. Méfite toi c'est un mauvais, il est armé.

- Je te remercie. Rassure-toi je ne dirais pas que c'est toi qui me l'as dit.

- Il va savoir que tu m'as parlé.

- On va le mettre en prison pour vol et dissimulation de preuves. Quand il sortira, il sera expulsé. Tu ne seras pas embêté. Où est sa chambre ?

- Juste de l'autre côté de ce mur.

César retourna dans la pièce principale et appela Padovani.

- Tu as trouvé quelque chose ?

- Non rien, du moins pas ce que l'on cherche. Par contre on a trouvé un pistolet.

- Où ça ?

- Dans la chambre à côté de celle où tu étais.

- OK, c'est la chambre du rouquin, tu le vois ?

- Oui.

- Emmène-le-moi.

César alla dans la chambre de l'homme qui se prénomrait Ali.

- Bonjour monsieur, comment vous appelez-vous ?

- Ali Chaffoui.

- Nous avons trouvé une arme dans votre chambre ; Padovani lui montra ; vous la reconnaissez ?

- Ce n'est pas à moi ? C'est vous qui l'avez mis là.

- D'accord, on va prendre vos empreintes et celles sur le pistolet, on verra bien si elle n'est pas à vous. Vous avez d'autres choses à nous avouer ?

- Non, je n'ai rien à voir avec le mort. En plus, il n'est pas mort d'un coup de feu.

- Comment le savez-vous ? Vous l'avez touché ?

- Non, ce sont les autres qui en ont parlé.

- OK, mes hommes vont démonter chaque pierre de cette pièce. J'espère pour vous que nous ne trouverons rien d'autre.

Les policiers fouillèrent de fond en comble la chambre d'Ali Chaffoui. Ils ne trouvèrent rien, mais un gardien de la paix eut l'idée de chercher dans les toilettes communes du château. Il récupéra un portefeuille enveloppé dans du papier

waterproof, dans la chasse d'eau. Montagni ordonna que le portefeuille soit emmené à la PJ pour qu'on y relève les empreintes.

Chaffoui fut menotté et embarqué dans un fourgon.

- Pendant qu'on est là et que tout le monde est bloqué ici, vous allez me fouiller les environs dans un périmètre de deux cents mètres. Padovani tu suis le sentier qui va vers l'Estaque, moi je vais faire un tour à la tuilerie.

Avec moult précautions, César ouvrit le portefeuille pour y extraire la carte d'identité de la victime. Il s'agissait de Bruno Messeguer domicilié 10 boulevard des capucines à Paris dans le deuxième arrondissement.

« Que faisait un parisien dans ce bidonville de Marseille ? », pensa Montagni.

Il ne connaissait pas beaucoup Paris, mais n’imaginait que des gens habitants boulevard des capucines étaient des pauvres.

Il marcha un kilomètre et arriva à l’entrée des tuileries de Saint-André. Tout de suite après la guerre, les terres recouvertes de vignes furent vendues à Alexandre Monnier pour une bouchée de pain, par les descendants du marquis de Foresta. Aussitôt commença l’extraction de l’argile rouge qui donnait la couleur caractéristique de la tuile provençale. Si la première usine de fabrication de tuiles artisanales se situait à Saint-Henri, Monnier construisit là une nouvelle tuilerie plus grande et plus moderne.

Les bâtiments de briques rouges étaient surplombés par une immense cheminée qui

crachait jour et nuit les fumées de charbon issues du four gigantesque où étaient cuites les tuiles de Marseille. Elles étaient connues dans le monde entier grâce à son estampillage qui prenait la forme d'une abeille.

César se présenta au gardien.

- Bonjour, commissaire Montagni de la police judiciaire. Je souhaiterais parler au directeur de l'usine.

- Bonjour, monsieur le commissaire. Puis-je vous demander à quel sujet ?

- Vous pouvez le demander, mais c'est à votre patron que j'expliquerai la raison de ma venue.

- Est-ce que cela un lien avec le fait que beaucoup d'ouvriers qui vivent dans le château ne sont pas venus ce matin ?

- C'est bien possible. Bon vous me l'appellez, monsieur Monnier, je présume puisque l'usine porte son nom.

- Monsieur Monnier vit à Paris. C'est le grand patron. Je vais vous conduire auprès du directeur, monsieur Calube.

- Je vous en remercie.

Quand le gardien évoqua le fait que Monnier vivait à Paris, César se dit que ce ne pouvait pas être une coïncidence.

Il arriva devant le bureau du directeur de l'usine. Le gardien frappa, ôta sa casquette et entra quand Joseph Calube l'y invita.

- Bonjour, monsieur le directeur, il y a un commissaire de police qui souhaite vous parler.

- Diantre, un commissaire, faites-le entrer.

- Bonjour, monsieur Calube. Je suis désolé de vous importuner.

- C'est toujours un plaisir de recevoir un serviteur de l'état. Puis-je connaître votre nom ?

- Montagni, de la police judiciaire.

- Vous êtes de la famille du résistant qui a été blessé dans le château en 1944 ?

- C'est moi.

- C'est un honneur de recevoir un héros.

- Décidément, depuis ce matin, tout le monde me voit comme un héros. Je ne suis qu'un homme.

- Dites-moi ce qui vous amène. Souhaitez-vous un café ou un alcool ?

- Un café s'il vous plait. Je suis debout depuis trop longtemps.

- Est-ce que votre présence a un rapport avec le fait que plusieurs de mes ouvriers sont absents ce matin ?

- Je le crains.

Calube emplit une tasse et la tendit à Montagni.

- Par le plus grand des hasards, connaissez-vous un certain Bruno Messeguer ?

- Pourquoi me demandez-vous cela ?

Montagni remarqua que Calube avait tiqué à l'annonce du nom de la victime.

- Pouvez-vous me répondre s'il vous plait ?

- J'ai reçu hier après-midi la visite de ce Bruno Messeguer. Il m'a dit être une connaissance de monsieur Monnier et souhaitait le saluer. Quand je lui ai dit que Monnier était actuellement chez lui à Paris, il

fut attristé. Il m'a dit qu'il devait partir pour l'Algérie ce matin.

- Vous semblait-il préoccupé ou même craintif ?

- Non, mais me direz-vous pourquoi vous me posez ces questions.

- Bruno Messeguer a été assassiné et retrouvé devant le château.

- C'est horrible.

- Vous a-t-il dit qu'il devait se rendre au château ?

- Il savait qu'ici nous employons beaucoup d'immigrés avec peu de ressources et souhaitait donner des habits. Il m'a dit qu'il allait travailler dans le désert et qu'il ne voulait pas s'encombrer avec ses manteaux. Je lui ai alors conseillé d'aller trouver le curé de la Viste.

- C'est justement lui qui nous a prévenus.
Visiblement Messeguer n'a pas eu le temps de
le rencontrer.

- C'est horrible.

- Puis-je vous demander le numéro de
téléphone et l'adresse de monsieur Monnier.

- Bien sûr.

Le directeur ouvrit un tiroir de son
bureau et donna une carte de visite à
Montagni. Comme il le pensait, Monnier
habitait lui aussi boulevard des capucines.

- Savez-vous par hasard où logeait Bruno
Messeguer à Marseille ?

- Non, il est reparti comme il est venu. Il
semblait vraiment contrit. J'ai pensé que
c'était un homme qui partait pour ne jamais
revenir. Mais je n'imaginai pas qu'il perdrait
la vie.

- Vous a-t-il semblé craindre pour sa vie justement ?

- Non, ce n'est pas cela. Je ne sais pas comment vous l'expliquer. Il m'a fait penser à Marius le héros de Marcel Pagnol. Il reflétait tout le regret de ce qu'il quittait et toute l'excitation de là où il allait.

- Vous avez senti cela en seulement cinq minutes ?

- Je me targue de ressentir les choses. On appelle cela l'empathie, je crois.

- Je ne vous demanderais pas ce que vous ressentez en ce moment même. Je vous remercie.

- M'autorisez-vous à prévenir Monsieur Monnier ?

- Pas de problèmes. Je l'appellerais aujourd'hui même.

- Vous pensez pouvoir libérer mes ouvriers ?

- Je vais les laisser aller d'ici une heure. Il vous en manquera un.

- Je ne vous demanderais pas pourquoi, mais qui avez-vous arrêté ?

- Ali Chaffoui.

- Quand je vous dis que je ressens les choses. Ce Chaffoui ne me plaisait pas du tout.

- Je vous souhaite une bonne journée.

- Bonne chasse, monsieur le commissaire.

Montagni retourna au château et constata que le médecin légiste venait d'arriver ainsi que l'identité judiciaire. Les flashes crépitaient tandis que le docteur Lopez était penché sur le corps.

- Salut César, je ne t'apprendrais rien en te disant qu'il est mort étranglé.

- À quelle heure d'après toi ?

- La rigidité cadavérique et quasiment complète et vu la température du corps, je pense que la mort est survenue entre dix et deux heures cette nuit.

- Il n'est pas mort ce matin ?

- Non, je suis formel. Et je peux même te dire qu'il n'est pas mort ici. Si on retourne le corps, on peut constater que le sang n'a pas afflué sur les zones en contact avec le sol, ce qui veut dire qu'il n'est pas mort sur place.

- Ça veut dire que les habitants du château sont hors de cause.

- Ça, c'est ton domaine, mais j'imagine mal l'assassin rapporter le corps en un lieu susceptible d'attirer l'attention sur lui.

- Est-ce que l'arme du crime est un garrot ?

- Ça y ressemble, mais je t'en dirais plus après l'autopsie.

- Padovani pense que le meurtrier pourrait être espagnol.

- Il a lu trop de romans. Les franquistes utilisent le garrot pour liquider les condamnés à mort, mais là ça n'as rien à voir. Il a pu être étranglé avec n'importe quoi, un lacet, du fil de cuivre...

- OK, j'aurais ton rapport dans combien de temps ?

- C'est plutôt calme en ce moment. Je vais faire pour le mieux.

- Padovani, tu m'interroges les occupants du château. Je veux savoir si quelqu'un a entendu quelque chose cette

nuit. Ensuite tu les libères. Je rentre à l'évêché.

L'évêché était la préfecture de police de Marseille. Ce surnom était dû au fait qu'il était situé à un jet de pierre de la cathédrale de la Major et de la résidence de l'évêque. Un jeune inspecteur, Baptisti l'attendait dans une vieille traction avant noire.

- Tu repasses par la Viste, on va faire une halte au commissariat de Saint-Louis, je veux remercier le commissaire Léon Jumelard pour nous avoir prêté ses hommes.

Le quartier de Saint-Louis était un ancien hameau qui avait été rattaché à la ville de Marseille après l'épidémie de choléra de 1845. A cette époque, les notables marseillais avaient fui les murailles de la ville vouée au

confinement total. Il devait son nom au fait que le bon roi Louis neuf y avait séjourné en partance pour une de ses croisades. La colonisation en Afrique avait accéléré l'essor de ce quartier grâce au commerce de la canne à sucre. Une raffinerie y avait été implantée, d'où le non de la marque des Sucres Saint-Louis. C'était là aussi qu'étaient préparées les dates en provenance du Maghreb. Toute cette activité avait attiré au nord de Marseille une population bigarrée d'origines multiples.

- César, comment vas-tu ? demanda Jumelard.

- Comme un charme et toi l'ancien ?

- Je prends ma retraite dans deux mois, alors je suis content que tu prennes cette enquête à ton compte.

- Ça ne va pas te manquer de ne plus être dans la police ?

- Tu sais, César, je suis arrivé dans ce commissariat en 1930. J'ai tout connu, les corses, les italiens, les arabes et maintenant les arméniens, alors avant que les Espagnols ne prennent la place à la tête des mafias locales, je préfère laisser la place à un policier plus jeune et aguerri aux nouvelles techniques d'investigation. Dis-moi, ça ne te plairait pas de prendre ce commissariat ?

- Pourquoi pas. J'habite à deux kilomètres d'ici, alors ça me rapprocherait.

- J'en parlerais à ton directeur.

- Je te remercie et également de m'avoir prêté tes hommes.

- Pas de problèmes, passe le bonjour à Léontine.

- Je n'y manquerais pas, à plus, Léon.

Pendant ce temps, Padovani interrogea tous les habitants du château et monta lui aussi sur le plateau de la Viste. L'Italien avait des voisins qui comme lui avaient squatté de vieilles maisons inhabitées suite à la construction de la tuilerie. Un de ces voisins était un Arménien. Beaucoup d'entre eux avaient immigré en France à l'issue de la Première Guerre mondiale.

Le peuple arménien était réparti sur plusieurs pays. Après la chute de l'Empire ottoman, une partie se retrouva en Union soviétique et l'autre en Turquie. Une autre minorité s'était retrouvée enclavée en Azerbaïdjan, elle-même annexée par Lénine en 1922.

Pendant la Première Guerre mondiale, l'Empire ottoman prit fait et cause pour

l'Allemagne attirant les foudres des empires britannique et russe. Les Turcs attaqués de toute part accusèrent les Arméniens d'avoir combattu pour la Russie.

Des massacres avaient déjà eu lieu avant la guerre, mais pendant celle-ci, l'armée turque organisa le déplacement de la population arménienne occasionnant des millions de morts de fatigue et de famine. Beaucoup d'Arméniens quittèrent leur pays et immigrèrent en France, venant grossir le flot des réfugiés politiques de tous bords.

Padovani toqua à la porte. Un homme courtois et bien habillé vint lui ouvrir.

- Bonjour monsieur, je suis de la police judiciaire. J'enquête sur un meurtre qui a eu lieu cette nuit au château.

- Un meurtre ? Oh, mon dieu. Qui est mort ? Un des habitants du château ?

- Non, vous connaissez ces gens en bas ?

- Oui, j'y ai vécu moi aussi jusqu'à ce que monsieur Monnier nous autorise à habiter ici.

- Avez-vous vu ou entendu quelque chose entre vingt-deux et deux heures du matin ?

- Non, je travaille de bonne heure sur les quais, alors je me couche tôt.

- Et dans l'après-midi, vous n'avez vu personne ?

- Non, je suis désolé.

- Je vous remercie monsieur.

Montagni s'assit à son bureau de la PJ, commença à mettre de l'ordre dans ses idées et à faire le point sur ce qu'il savait. Il réalisa qu'il avait oublié de libérer Giovanni Scorza

et décida que cela ne l'empêcherait pas de dormir si ce connard était assigné à résidence pendant quelques jours.

Il fouilla ses poches et trouva la carte de visite de Joseph Monnier, le patron des tuileries de Saint-André et accessoirement une connaissance de Bruno Messeguer, la victime. Il décrocha son téléphone. Le standard lui répondit :

- Passez-moi Louvre 3246.
- Cinq minutes monsieur le commissaire.

Un quart d'heure plus tard, son téléphone sonna.

- Allo, monsieur Joseph Monnier ?
- Oui, qui est à l'appareil ?
- Commissaire Montagni de la police judiciaire de Marseille.

- Ah, monsieur le commissaire vous m'appellez à propos de Bruno Messeguer.

- Oui, monsieur Monnier. Étiez-vous proche de lui ?

- Oui monsieur le commissaire, c'était un ami.

- Je vous présente mes condoléances.

- De quoi est-il mort ?

- Je ne peux pas vous le dire. C'est une enquête en cours. Mais de votre côté pensez-vous que Bruno Messeguer avait des ennemis ?

- Savez-vous quel était le métier de Bruno Messeguer, monsieur le commissaire ?

- Non, pourquoi, son travail pourrait avoir un lien avec son meurtre ?

- Je ne peux rien vous dire moi non plus. Donnez-moi votre numéro de téléphone et restez sur place quelqu'un va vous appeler.

Montagni donna son numéro et Joseph Monnier raccrocha. César reposa son combiné et regarda dubitativement son téléphone. Par réflexe, il le décrocha à nouveau, fit un numéro intérieur et dit :

- Monsieur le directeur, je voudrais que vous veniez dans mon bureau. J'ai l'impression que j'ai mis le pied dans quelque chose qui pourrait vite nous dépasser.

Le directeur arriva, César le mit au courant de l'affaire et des derniers rebondissements quand le téléphone sonna. César décrocha et le directeur prit l'écouteur et le colla à son oreille.

- Commissaire Montagni ? dit la voix au téléphone.

- Oui, qui est à l'appareil ?

- Commissaire Dubois de la DST (direction de la surveillance du territoire).

- La DST ? Vous êtes sûr que vous m'appellez pour l'affaire Bruno Messeguer ?

- Affirmatif monsieur le commissaire. Bruno Messeguer était un homme important pour la France. Mais je ne peux pas en parler au téléphone. Je prends le train cette nuit et je serais demain à six heures du matin à Marseille. Pourrez-vous venir me chercher ?

- Bien sûr.

- Attendez-vous à être détaché chez nous pour cette affaire. J'appelle votre directeur dès que j'ai raccroché avec vous.

- Ne prenez pas cette peine, je vous le passe.

César passa le combiné au directeur et prit l'écouteur en échange.

- La police judiciaire n'est pas au service de la DST, monsieur le commissaire. Vous ne pouvez pas nous prendre Montagni comme cela.

- Le ministre de l'Intérieur va vous appeler. Je n'ai pas demandé à avoir votre commissaire, mais son nom est connu en haut lieu et on m'a vivement conseillé de le prendre avec moi. Demain vous comprendrez. À demain, monsieur le directeur.

Et il raccrocha.

Montagni et son directeur restèrent figés plusieurs minutes quand on frappa à la porte. Padovani entra sans attendre l'autorisation. Il allait parler quand il vit le directeur, mais surtout l'expression sur le visage de ses deux supérieurs.

- Entre Padovani, dit César.

- Excusez-moi, monsieur le directeur.

César le commissariat de la Joliette nous a prévenus que cette nuit une altercation a eu lieu dans un hôtel. Le client était Bruno Messeguer. Tu veux qu'on aille perquisitionner ?

- Non, tu mets les clés, mais tu ne touches à rien. J'irais demain. Monsieur le directeur ?

- Oui, expliquez à Padovani ce que l'on vient d'apprendre.

César lui expliqua pourquoi il irait à la Joliette demain avec le commissaire de la DST.

- En attendant, allons voir si l'autopsie nous apprend quelque chose de nouveau.

Montagni et Padovani descendirent dans les sous-sols de l'évêché où se trouvait la morgue. Il y régnait en permanence une température de dix degrés, été comme hiver. Outre la profondeur, la proximité de la mer méditerranée assurait une climatisation naturelle des lieux.

Les murs étaient carrelés de blanc du sol au plafond, mais une rigole évacuait l'humidité qui suintait.

Montagni frissonnait quand il arriva dans le laboratoire de la morgue.

Le médecin légiste était en train de nettoyer ses instruments, tandis que le corps de Bruno Messeguer gisait sur une table de béton carrelée de blanc elle aussi. Le torse de la victime avait une cicatrice caractéristique

en forme de Y partant des épaules en direction du nombril.

- Alors, Lopez, est-ce que le corps a parlé ?

- Ça te dérangerait de me donner du docteur Lopez, ça fait plaisir à ma maman.

- Excusez-moi docteur. Si votre magnificence pouvait instruire un pauvre fils d'ouvrier comme moi, je me prosternerai à vos pieds.

- Comme ça, ça me va. Dans un premier temps, je peux te dire qu'il n'est pas mort étranglé.

- Comment ça ?

Lopez lui ouvrit les paupières.

- S'il était mort étranglé, le blanc de l'œil aurait des pétéchies, c'est-à-dire des micros hémorragies. Des petits points rouges si tu préfères.

- Ah, là j'ai compris. Pendant une minute je me demandais si tu parlais un idiome seulement compréhensible par des savants comme toi.

- Qu'est-ce que tu es drôle.

- Alors d'où viennent ces traces de strangulation ?

- Ah, mais il a été étranglé, mais ce n'est pas ce qui l'ai tué. De la même façon que le tueur a déplacé le corps pour faire croire qu'il est mort à Foresta, il l'a étranglé avec un fil de cuivre ; regarde les traces vertes sur le coup ; pour masquer la vraie cause de la mort.

- Qui est ?

- Poison.

- Poison ?

- Tu penses pouvoir faire des phrases ?

- Je n'ai pas un doctorat moi. Qu'est-ce qui te fait croire qu'il a été empoisonné ?

- Ses lèvres sont bleues, comme dans une strangulation, mais ses ongles sont bleus aussi. Ce genre de traces n'apparaît que quand l'oxygène n'arrive plus au niveau des veines. Ça prend plus de temps, mais pas tant que ça. La mort est survenue entre une demi-heure et une heure après ingestion du poison.

- Tu as pu déterminer de quel poison il s'agissait ?

- Strychnine.

- Tu en es sur ?

- Oui, son cœur a quasiment éclaté. J'ai envoyé du sang et le contenu de son estomac au laboratoire, mais fais-moi confiance. Ce n'est pas la première fois que je vois cela.

- Comment on lui a fait prendre le poison ?

- J'ai oublié ma boule de cristal. Chacun son boulot César.

- Oui, bon, je te remercie. Demain, je vais perquisitionner la piaule du défunt. Elle a une odeur de strychnine ?

- Non, mais un goût amer. Mais si tu sens le goût, tu ne sentiras plus rien d'autre.

- Très drôle. Demain, un commissaire de Paris voudra certainement voir le corps. Tu me le gardes au frais.

- Si tu ne viens pas à Paris, Paris ira à toi.

- À demain docteur.

- À demain César.

Montagni rentra chez lui. Marié avec Léontine depuis vingt ans, il avait une fille de quinze ans et un fils de douze. Il avait fait la connaissance de Léontine dans un bal populaire de Saint-Zacharie. César était à l'époque un très bel homme. Ses origines italiennes lui avaient apporté ce charme du

sud avec sa chevelure noire de jais et un port altier. Ils tombèrent amoureux le premier soir, mais ne purent se voir seuls qu'après le mariage. Le père de Léontine, catholique convaincu voyait d'un mauvais œil cet étranger qui ne croyait pas en Dieu. Dans les années trente, un fils d'immigré italien restait un étranger même s'il avait fait son service militaire en France.

À cette époque César travaillait aux savonneries Rouard sur le plateau de la Viste. Tous les week-ends, il prenait un autocar pour se rendre à Saint-Zacharie et rencontrer Léontine. Il réussit à apprivoiser son beau-père en l'aidant aux travaux des champs en échange des repas et d'une paille dans les écuries.

En 1934, César se décida à demander la main de Léontine à monsieur Trémolière et

ils se marièrent à l'église. Au début ils vivaient chez les parents, mais en 1939 naquit Maryse et ils s'installèrent à Notre Dame Limite, aux portes de Marseille.

En 1943, l'Allemagne envahit la zone libre et César entra dans la résistance. Léontine et Maryse repartirent à Saint-Zacharie pour éviter les représailles de la Wehrmacht. Ce n'est qu'après la prise de la batterie antiaérienne par le groupe de résistants qu'elle revint chez elle.

Ce fut dans ces épreuves qu'un amour profond s'enracina au sein de ce couple. Quand César décida de rentrer dans la police, Léontine le supporta durant son année au sein de l'école de Saint-Cyr au mont d'or à Lyon.

César faisait tout pour ne pas ramener ses soucis professionnels à la maison, mais Léontine lisait en lui comme dans un livre ouvert.

- Qu'est-ce qu'elle a de particulier cette affaire ?

- Tu ne devineras jamais où j'étais ce matin.

- Ne me dis pas que c'était à Foresta.

- Comment tu fais pour savoir ?

- Tu as ce même regard que lorsque je suis venu te voir à l'hôpital en 1944. Je vois bien que tu as vu un fantôme.

- Oui, il y a l'endroit, bien sûr. Mais cette affaire est bizarre.

- Pourquoi, il y a des meurtres qui ne le sont pas ?

- Je ne peux rien te dire, mais c'est vraiment bizarre. Je préfère te prévenir tout

de suite, je ne suis pas sûr de rentrer tous les soirs dans les jours à venir.

- Si tu meurs, je le lirais dans les journaux.

- Tu n'es pas drôle. Mangeons, demain à six heures je dois être à la gare Saint-Charles. Un commissaire de Paris vient se mêler à l'enquête.

- Paris ? Ah oui, ça doit être sérieux.

Après le repas, César alla embrasser sa fille avant qu'elle ne s'endorme et caressa les cheveux de son fils qui ronflait déjà. Il se coucha avec une boule dans le ventre. Non, cette affaire ne lui disait rien de bon.

À six heures César attendait sur les quais de la gare Saint-Charles de Marseille. Il savait

que Dubois avait pris le train la veille à vingt heures et qu'il aurait passé la nuit dans une couchette. César avait lui aussi déjà pris une couchette quand il était à l'école de police de Lyon, mais il n'avait jamais réussi à dormir. Le tacata des voies, les arrêts interminables dans les gares et le ballet incessant des entrants et sortants lui avaient laissé un mauvais souvenir des trajets en train.

Le train en provenance de Paris fut annoncé sur le quai numéro deux et César vit au loin une locomotive BB3 de couleur verte approcher. Les tracteurs BB étaient les premières locomotives électrifiées en service à la SNCF. Elles pouvaient rouler à trois cents kilomètres-heure ce qui rapprochait Paris à huit heures de trajet en journée.

Comme il s'y attendait, Montagni vit le commissaire Dubois descendre d'une voiture

de première classe. Il n'avait jamais vu ce Dubois auparavant, mais de la DST ou de la criminelle, rien de ressemblait plus à un policier qu'un autre policier.

- Commissaire Dubois ?

- Oui, commissaire Montagni je présume.

- Moi-même. Avez-vous fait un bon voyage ?

- J'ai dormi comme un bébé.

- Souhaitez-vous prendre un petit déjeuner ou aller à votre hôtel ?

- Non je vous remercie. Pouvons-nous nous mettre au travail tout de suite ?

- Pas de problème. Nous avons trouvé l'hôtel où Messeguer est descendu. J'ai préféré vous attendre pour commencer la perquisition. Nous y allons ?

- Non, allons d'abord à la PJ. Je dois vous expliquer ainsi qu'à votre directeur les tenants et aboutissants de l'affaire. Nous irons à l'hôtel ensuite.

- Andiamo.

Ils sortirent du hall et sur le parvis, une traction avant les attendait. Montagni monta à l'avant, Dubois à l'arrière tandis que Padovani conduisit.

- Je vous présente l'inspecteur Padovani.

- Vous étiez tous les deux dans la résistance en 1944 ? J'ai lu vos exploits cette nuit.

- Oh, vous savez, ce ne sont pas des exploits. Nous étions jeunes et insoucians. Je ne suis pas sûr qu'aujourd'hui je referais la même chose ; répondit Padovani.

- Et moi, je suis sûr du contraire ; dit Dubois. C'est un vrai honneur et un plaisir de travailler avec vous.

- Pour ma part, je ne peux pas en dire autant ; reprit Montagni. Je n'aime pas qu'un commissaire de Paris vienne reprendre une de mes enquêtes.

- Je ne reprends pas votre enquête, commissaire. Je vais vous aider à la résoudre et vous m'aidez à répondre à quelques questions. Vous comprendrez mieux dans quelques minutes. Par contre l'inspecteur Padovani ne fera pas partie de l'équipe. Je préfère vous le dire en face inspecteur.

- Vous savez, moi je fais ce que l'on me dit. Ce n'est pas comme si nous n'avions qu'une affaire. Quand je suis passé prendre la voiture, on nous a signalé un maquereau

assassiné à la rue Longue. Je vais demander à m'en occuper.

César ne disait rien, mais cela masquait une désapprobation naissante. Il avait intérêt à avoir de bonnes raisons ce Dubois d'exclure Padovani de l'affaire. Ils étaient comme deux frères et s'étaient déjà sauvé la vie mutuellement plusieurs fois.

Ils arrivèrent à la préfecture de police. Montagni salua Padovani qui lui fit un sourire pour bien lui faire comprendre qu'il ne lui en voulait pas.

Avec Dubois, ils allèrent dans le bureau du directeur de la PJ.

- Commissaire Dubois, avez-vous fait bon voyage ?

- Oui je vous remercie.

- Vous prendrez bien un café ?
- Oui volontiers.
- César ?
- Oui, monsieur le directeur, j'en ai besoin.

L'assistante du directeur apporta un plateau, le posa sur une table basse et quitta la pièce.

- Asseyons-nous ; dit le directeur. Pouvez-vous nous expliquer la raison de votre présence commissaire ?

- Avant tout, je dois faire une mise au point. En tant que directeur, vous êtes habilité au secret défense, vous non, commissaire Montagni.

Le silence devint pesant dans le bureau.

- Vous avez rendu votre carte du parti communiste depuis peu ?

- Le 29 décembre 1953 exactement.

- Quel est votre sentiment envers l'URSS ?

- Aucun, je n'ai aucun sentiment envers l'URSS. Les Russes ne sont pas mes amis et si la guerre devait éclater entre nos deux pays, je me battrais pour la France comme je l'ai fait en 1944, bien que mon père fût Italien. Jamais je ne trahirais mon pays, si c'est ce que vous voulez savoir. Vous êtes de la DST, c'est normal que vous posiez la question.

- Je vous remercie de préciser les choses. J'ai préparé votre habilitation et pour tous les deux, une déclaration sur l'honneur attestant que vous ne parlerez pas de ce dont nous allons discuter. Si vous voulez bien signer.

Montagni et son directeur étaient de plus en plus perplexes. Ils lirent les documents et signèrent.

- Je vous remercie.

Dubois finit son café. Les deux policiers marseillais attendaient qu'il leur explique ce qui se passait.

- Que savez-vous de la bombe atomique ?

Alors là, la surprise se transforma rapidement en stupeur. Jamais, au grand jamais les deux hommes ne se seraient attendu qu'on leur parle de bombe atomique. Dubois attendit une minute, mais aucun son ne sortit de leurs bouches.

- Vous savez certainement que le 6 aout 1945 les Américains ont bombardé la ville d'Hiroshima au Japon, puis le 9 la ville de

Nagasaki. Ce sont ces deux bombes qui obligèrent les Japonais à capituler. Les Américains n'ont pas lancé ces bombes, juste pour démontrer leur avance technologique, mais surtout pour éviter un million de morts en cas de débarquement au Japon. Vous me suivez ?

- Oui, commissaire ; répondit le directeur, mais quel est le rapport avec notre affaire ?

- Je vais y venir. Permettez-moi de continuer mon explication. Au moment de la réunion entre Staline, Churchill et Truman à Yalta, l'américain prévint ses homologues que les États-Unis possédaient une arme d'une puissance inégalée. Tous comprirent qu'il s'agissait de la bombe atomique. Si de Gaulle n'assista pas à la conférence, un de ses observateurs présents sur place lui transmit

aussitôt le renseignement. Immédiatement le général décida que la France devait à l'avenir tout mettre en œuvre pour développer cette technologie.

Ce que vous ne savez certainement pas c'est que l'Allemagne avait fait un essai d'une petite bombe nucléaire en mars 1945. Les ingénieurs physiciens allemands détenaient donc le savoir pour développer cette arme. Dès l'armistice signé, Soviétiques, Britanniques et Français se ruèrent à la chasse aux savants nazis. Notre pays réussit à convaincre certains Allemands de travailler pour nous. Ils préférèrent venir en France que d'être expatrié outre-Manche et surtout avaient peur des Russes.

Neuf ans plus tard, nous sommes à la veille de produire notre propre bombe atomique. Vous imaginez ce que cela signifie.

Non seulement la France sera à l'abri d'une nouvelle invasion par une puissance étrangère et notre sécurité ne sera plus tributaire des USA. Car c'est cela que souhaitait le général de Gaulle, obtenir une autonomie sécuritaire.

- Nous direz-vous enfin, le lien avec Bruno Messeguer ? le coupa le directeur.

- La France est sur le point de réussir à fabriquer sa première bombe. Nous arrivons donc à la phase critique : les essais. Les USA avaient testé leur bombe dans le désert du Nouveau-Mexique. Les Soviétiques ont un immense pays pour réaliser leurs essais. La France a choisi de le faire dans le désert du Sahara. Si Bruno Messeguer n'avait pas participé à la création de la bombe, il était l'architecte qui devait mettre en place le centre d'essais. Sa mort est une catastrophe

et nous pensons qu'elle a un rapport direct avec ses futures activités.

Voilà, avez-vous des questions ?

- Pensez-vous que nous avons affaire à un meurtrier étranger, pour empêcher la France d'avoir la bombe, ou à un français pour des raisons autres ?

- La DST, mais aussi le SDECE pensent que les Soviétiques, mais aussi les Américains ont tout intérêt à nous voir échouer.

- Les Américains ? Ce sont nos alliés, dit le directeur.

- Concernant les soviétiques, cela paraît logique, un autre pays membre de l'OTAN possesseur de l'arme atomique représenterait une menace pour eux. Mais les Américains eux veulent garder les pays de l'OTAN sous leur bouclier nucléaire. Ils craignent que si

nous avons l'arme, nous quittons l'organisation atlantique.

- C'est fou.

- Oui, mais ce qui est encore plus fou, c'est que le meurtre pourrait venir de chez nous. Le parti communiste, je ne vous apprends rien, est gangrené par le KGB et pourrait avoir assassiné Messeguer. Mais il y a aussi les écologistes.

- Les quoi ?

- Vous avez certainement entendu parler des excursionnistes de Marseille qui ont manifesté contre la société Solvay qui exploitait le sable de la calanque de Sormiou. C'est ça les écologistes. Les essais nucléaires vont détruire et contaminer le sol algérien. Ce mouvement est aussi financé par le KGB qui voit tout l'intérêt de ces protecteurs de la nature. À cela, il faut rajouter que nous

voyons de plus en plus monter la volonté indépendantiste algérienne. Nous surveillons plus particulièrement un certain Ahmed Ben Bella, qui est en train de réunir des sympathisants. Nous le soupçonnons de vouloir créer un Front de Libération Nationale. Pour eux la présence d'un site d'essai nucléaire signifierait le renforcement de l'armée française en Algérie.

- Putain ; réagit Montagni ; dire que je me plains avec mes maquereaux italiens et mes trafiquants espagnols. Vous êtes sûr que vous avez besoin de moi pour cette affaire ?

- Pour être honnête, je n'étais pas pour. J'en ai parlé à mon directeur. Ne le prenez pas mal, mais les policiers, vous n'avez pas l'habitude des méthodes du renseignement.

- Vous savez, un assassin est un assassin ; dit le directeur.

- C'est ce qu'a dit Koenig, le ministre de la Défense. Avec celui de l'intérieur, ils se sont mis d'accord qu'en conjuguant nos méthodes, nous arriverions à résoudre cette affaire. Il est urgent de savoir qui est derrière ce meurtre et s'il est lié aux fonctions de Messeguer qui étaient censées être secrètes.

- Bon, si vous avez fini, allons perquisitionner la chambre du mort ; conclut Montagni.

Dubois et Montagni montèrent dans la traction et se rendirent au quartier de la Joliette. Messeguer a dû prendre une chambre à cet endroit du fait de la proximité des quais d'où partent les bateaux en direction de la Corse et de l'Algérie.

- Messeguer aurait dû prendre le bateau ce matin. Quand vous avez trouvé le corps,

j'imagine qu'il n'avait pas une sacoche avec lui ?

- Vous savez, son portefeuille a été volé par un Tunisien, mais nous avons fouillé intégralement les environs. Non, nous n'avons pas trouvé de sacoche. Dites-moi, nous sommes tous deux commissaires. Peut-être pouvons-nous nous tutoyer ? Moi c'est César.

- Pas de problème César, tu peux m'appeler Joseph.

- Cette sacoche, est-ce qu'elle contenait les plans du site ?

- J'en ai peur. Messeguer n'était pas enclin à respecter les mesures de sécurité. Nous lui avons proposé de faire partir les plans par valise sécurisée en Algérie.

- Il y a tout à parier que si le meurtre a eu lieu dans sa chambre d'hôtel, la sacoche ai été

volée. Vous avez un double des plans j'espère ?

- Oui, rassure-toi. Malgré tout l'homme qui était à même de construire le pas de tir et le site d'essai, c'était Messeguer. Nous pourrons reprendre ses travaux, mais nous allons avoir du retard.

- Pourquoi n'avez-vous pas mis une protection rapprochée, et excusez-moi, pourquoi nous, les simples flics n'étions pas au courant ? Si je n'avais pas appelé Monnier à Paris, vous ne sauriez même pas que Messeguer était mort.

- Je comprends tout cela, mais nous avons pensé, à tort, que la discrétion était la meilleure protection.

- Nous arrivons.

Ils se garèrent devant l'hôtel Tulipe sur la place Henri Verneuil.

- Dis donc, un quatre étoiles. Les salaires sont bons à Paris ; dit Montagni.

- Messeguer allait passer les dix prochaines années en plein désert saharien, alors il pouvait bien se payer un peu de luxe avant son départ.

Ils passèrent devant le concierge en livret et César montra sa carte de police.

- Vous savez pourquoi nous sommes là ? dit-il à l'employé.

- Oui monsieur le commissaire, d'ailleurs le directeur souhaiterait vous parler.

- Qu'il nous rejoigne dans la chambre de monsieur Messeguer. Où se situe-t-elle ?

- Premier étage gauche, numéro 105. Vous ne pouvez pas vous tromper vos

hommes ont mis les celés. Ce n'est pas très discret.

- C'est pour cela qu'on nous surnomme les chaussures à clou. Là où on va, on fait du bruit.

Ils récupérèrent les clefs de la chambre à l'accueil, montèrent au premier, prirent à gauche et stoppèrent devant le 105. César ôta le ruban adhésif jaune et décacheta le sceau qui fermait la porte. Ils entrèrent avec beaucoup de précautions.

- Est-ce qu'un de tes hommes est déjà entré ?

- Non, Padovani a fait respecter mes ordres à la lettre. Le commissariat de la Joliette a apposé les celés sans ouvrir. Je voulais que tu sois là avant de fouiller.

- Tu as bien fait. Si tu permets, nous allons d'abord faire un tour pour chercher la sacoche, ensuite tu pourras faire venir l'identité judiciaire.

- Ça me va.

La suite se composait d'une petite entrée, d'une chambre meublée avec gout, d'une salle de bain avec baignoire et d'une terrasse. Les deux commissaires firent le tour des trois pièces, mais ne trouvèrent pas de sacoche. La valise de Messeguer était ouverte sur le lit et les effets éparpillés.

Le directeur de l'hôtel arriva et toqua à la porte.

- Commissaire ?

- Oui, répondirent César et Joseph.

- Puis-je entrer ?

- Entrez, mais ne touchez à rien.

- Bonjour, je m'appelle César Soubeyrand, je suis le directeur de cet hôtel.

- César Soubeyrand ? Comme le papé dans Manon des sources ? demanda Montagni.

- Oui, mais c'est une coïncidence.

- Bonjour, je suis le commissaire Montagni et voici le commissaire Dubois.

- Deux commissaires ? Bigre, ce doit être une affaire importante. Je souhaiterais savoir quand vous lèverez les clés sur cette chambre. Monsieur Messeguer a des problèmes avec la police ?

- Monsieur Messeguer a été assassiné, monsieur le directeur. Nous pensons que ce meurtre a eu lieu dans cette chambre et que le corps a été déplacé.

- Mon dieu. Un homme assassiné ? Vous êtes sûr que cela a eu lieu ici ?

- Non, absolument pas. Nous aurons besoin d'interroger votre concierge et le personnel d'accueil qui était présent cette nuit, mais également les clients de cet étage.

- Pas de problème, sauf pour ce qui est des clients. Deux bateaux ont appareillé ce matin. Un en direction d'Alger et un autre vers la Corse. Tous nos clients présents la nuit dernière sont partis.

- Vous nous donnerez la liste.

- Bien sûr. Puis-je vous demander comment est mort monsieur Messeguer ?

- Il a été empoisonné à la strychnine. Est-ce que le ménage a été fait dans cette chambre ?

- Non, vos hommes nous l'ont bien interdit.

- Qui a prévenu la police hier ?

- Nous ne savons pas. Nous pensons qu'un client a entendu quelque chose, est sorti de l'hôtel pour vous téléphoner.

- Nous vérifierons avec le central téléphonique. Bon si vous me le permettez, nous allons procéder à la perquisition.

- Bien sûr, je redescends à la réception. Avant que vous ne partiez, je vous donnerais la liste des passagers et je vais faire venir les employés de nuit.

- Nous vous remercions.

César et Joseph reprirent la fouille de la suite et au bout de cinq minutes durent se rendre à l'évidence, aucune sacoche n'était présente.

- J'appelle l'identité ; dit Montagni.

- OK, je vais un peu regarder dans les tiroirs.

- Fais gaffe aux empreintes.
- T'inquiète, avant être à la DST, j'étais flic moi aussi.

Joseph Dubois avait la quarantaine et était né à Paris. Avant la guerre, il avait fait l'école des commissaires de police à Lyon, lui aussi. Mais à sa sortie, Paris était sous l'occupation allemande. Il fut affecté à la préfecture de police, en charge des relations avec la Wehrmacht. Rapidement, il mit ses compétences au service de la résistance en transmettant régulièrement à Londres les emplacements des quartiers généraux allemands.

À la libération, il participa avec Jacques Chaban-Delmas aux pourparlers avec le général Von Choltitz. Comme César, le

général de Gaulle le décora de l'ordre de la résistance en 1944.

Tandis que d'autres choisirent de s'engager au sein de la 2^o DB du général Leclerc, Dubois préféra rentrer au sein du contre-espionnage français puis de la DST. Ses relations avec des officiers allemands ayant combattu sur le front de l'est lui firent prendre conscience très tôt du danger que représentait l'URSS pour l'occident.

Après le 8 aout 1945, les mouvements de résistants communistes furent mis sous surveillance, car l'on craignait en haut lieu qu'ils fomentent une insurrection pro soviétique. Ce que ne savait pas César, c'était que Dubois avait une fiche sur lui. Il avait expliqué à ses supérieurs qu'il ne fallait pas que Montagni dirige cette enquête. Mais de Gaulle ayant eu vent de l'assassinat de

Messeguer avait fait pression auprès du Président du conseil, René Coty pour que le héros de Foresta restât aux commandes.

Joseph Dubois comptait parmi ses ancêtres des Juifs de Palestine, bien qu'il fût chrétien par ses grands-parents. C'est grâce à ses cheveux blonds et à ses yeux bleus que les SS ne surent jamais ses origines. Comme quoi, ces abrutis de nazis se trompaient sur le concept de race supérieure.

César descendit à la réception, appela la PJ et demanda qu'on lui envoie « la totale ». Le directeur de l'hôtel lui donna la liste des clients qu'il transmit à Padovani.

- Je veux leur pédigrée complet. Je veux savoir qui est parti pour Alger et qui pour la Corse. Je me fous de savoir si ça va prendre du temps. Prends plusieurs jeunes

inspecteurs avec toi et passez-y la nuit s'il le faut. Il y a un nouveau, un corse comme toi, Baptisti, met le dessus.

Les spécialistes de l'identité judiciaire arrivèrent rapidement et César leur donna ses directives.

- Vous m'emballez bien tous les récipients, nous soupçonnons la présence de strychnine. Pour une fois, ne videz pas le mini bar.

En même temps, le gardien et le portier de nuit arrivèrent et César les interrogea.

- Bonjour messieurs, je vous remercie d'avoir écourté votre sommeil. Nous pensons que cette nuit, monsieur Messeguer, le client de la 105 a été assassiné et que son corps a été transporté en dehors de l'hôtel. Avez-vous vu

ou entendu quoi que ce soit ? Commençons par le portier.

- Je n'ai rien vu de spécial. En tout cas si un corps avait été sorti par l'entrée principale, je l'aurais certainement vu.

- Vous ne vous êtes pas absenté ?

- Non, monsieur le commissaire, le directeur nous interdit de quitter notre poste de toute la nuit. Je n'ai même pas le droit de pisser.

- En en vérité, si le besoin vous prend ?

- En général, sur les coups de trois heures du matin, je vais derrière le bosquet de lauriers roses, juste là, devant l'hôtel et je pisse dans une bouteille. Mais j'ai toujours un œil sur le perron. Ne le dites pas au patron ou je me fais virer.

- Non, pas de soucis. Et vous le concierge ?

- Non, rien de spécial non plus.

- Personne n'est rentré ni sorti de la nuit ?

- Ah si, bien sûr. Les gens rentrent et sortent. C'est un hôtel, pas une prison. Mais rien qui sorte de l'habitude.

- Une personne a appelé police secours cette nuit pour signaler une altercation. Personne n'a fait un rapide aller et retour ?

- Il y a bien quelqu'un ; dit le concierge en regardant le portier. Mais il faut nous jurer que vous ne direz rien au patron.

- Balancez-moi ce que vous savez ou ce n'est pas la porte de l'hôtel que vous prendrez, mais celle des Baumettes.

- Il y a Gigi, une pute de Tubano. Parfois elle monte avec un micheton. C'est interdit par le règlement, mais on ferme les yeux.

Vous voyez, faut bien qu'elle travaille cette pauvre Gigi.

- Et au passage, vous percevez un petit cadeau de sa part.

- La vie est dure, monsieur le commissaire.

- Bon alors Gigi ?

- Sur les coups de onze heures, elle est montée avec un client. Mais une heure plus tard, elle est repartie. Je me suis dit que le micheton devait avoir trop bu et qu'il n'arrivait pas à bander.

- C'était qui ce client ?

- Un Polonais, ou un Yougoslave, je ne sais pas. Mendeleïev qu'il s'appelait. Tous des poivrots ces gars de l'est.

- Et entre le moment où Gigi est montée et qu'elle est redescendue, il ne s'est rien passé ?

- Maintenant que vous le dites, en effet, monsieur Messeguer, est arrivé juste à ce moment-là.

- Et vous n'avez pas vu ce Mendeleïev ressortir de la nuit ?

- Non, parole monsieur le commissaire, mais il y a un accès pour le personnel par-derrière. De dehors on ne peut pas rentrer par-là, mais de l'intérieur n'importe qui peut sortir. Si ça s'est passé comme vous le pensez, il a dû prendre l'escalier de service et sortir par-derrière.

- Montrez-moi, mais ne touchez pas les poignées de porte.

- Vous savez, nous sommes sortis pas là cette nuit, alors il y a nos empreintes partout.

Montagni suivit les deux hommes à travers l'office et s'arrêta devant une porte.

- Vous voyez, monsieur le commissaire, c'est une serrure américaine. On appuie sur le bouton au centre de la poignée et on la tourne. À l'extérieur, il n'y a rien donc on ne peut pas rentrer.

- Montrez-moi l'escalier.

Ils s'y rendirent et César constata des traces de cirage sur les murs à hauteur d'homme. Messeguer avait dû être transporté sur les épaules de son assassin.

- Ces traces étaient là, hier dans la journée ?

- Je ne pense pas, monsieur Soubeyrand est un vrai maniaque, s'il voit qui que ce soit les femmes de ménage en prennent pour leur grade.

- Ok. Je veux que vous vous rendiez à l'évêché. Demandez l'inspecteur Padovani qui prendra vos dépositions.

- Mais le patron va savoir pour Gigi.
- Rassurez-vous, cela restera entre nous.

Montagni retourna à la réception et appela à nouveau Padovani.

- Louis, je t'envoie le portier et le concierge de l'hôtel. Tu prends leurs dépositions. Pour ce qui est des clients, concentre-toi sur un certain Mendeleïev. Je veux son pédigrée complet. N'appelle pas son ambassade, je sens un coup fourré de ce côté-là. Ah, et appelle les meurs, qu'ils me cueillent une certaine Gigi de la rue Tubano. Ils nous l'amènent, je la veux quand je reviens. Quoi ? Oui, ce sera tout.

Puis il s'adressa au gardien.

- Quelle était la chambre de monsieur Mendeleïev ?

- La 106 monsieur.

- Donnez-moi la clef.

- Je ne sais pas si je peux, elle est louée pour ce soir. Nous devons faire le ménage.

- Tu m'as entendu parler de Gigi tout à l'heure ? Si tu ne me donnes pas la clef, je vais de ce pas demander à Monsieur Soubeyrand si je dois l'embarquer pour proxénétisme. Pour ce qui est du ménage on s'en charge.

César récupéra la clef et remonta au premier étage. L'identité avait déjà fini son travail et s'apprêtait à partir.

- Hop, on ne part pas. J'ai du bonus pour vous.

César expliqua à Dubois ses découvertes et ouvrit la chambre 106.

- OK, vous me fouillez tout et vous me prenez les empreintes. Attention il est possible que le poison soit encore là.

Dubois, tira Montagni par le bras et le ramena dans la chambre 105.

- Tu as bien dit que le client de la 106 s'appelait Mendeleïev ?

- Oui ; César regarda sa liste ; il est parti ce matin.

- C'est un bulgare, services secrets. Maintenant on est sûr que le KGB est derrière tout ça.

- Je comprends pourquoi tes chefs ont insisté pour que je dirige cette enquête. Premièrement, rien ne dit que ce Mendeleïev soit l'auteur du crime et encore moins qu'il ait agi pour le compte des Soviétiques. Dans la police, on ne déduit rien. On constate.

- Tu as raison.

Montagni retourna dans la 106 et s'adressa aux techniciens.

- Avant de partir, vous me relèverez les traces de cirage dans l'escalier de service et vous les comparerez avec les chaussures de Messeguer. Vous me relevez aussi les empreintes sur la rampe d'escalier et la porte de secours.

Ils cherchèrent sans grande conviction une éventuelle sacoche, mais ne trouvèrent rien.

À midi, ils déjeunèrent sur le vieux port.

- C'est la première fois que tu viens à Marseille ?

- Oui, je dois dire que c'est une belle ville.

- Tu vas goûter la bouillabaisse.

- Je te laisse me guider. Il est où le fameux bar de la marine ?

- Celui de Pagnol ? Il n'a jamais existé. Les scènes à l'intérieur ont été tournées à Paris aux studios de Joinville. Les scènes en extérieurs ont bien été tournées sur le vieux port, mais c'était un décor.

- Bé merde, alors. Pour tous les Parisiens, Marseille c'est le bar de la marine.

- Hé bé, c'est un leurre. Et la tour Eiffel, elle existe vraiment ?

- Oui. Il faudra que tu viennes à Paris avec madame Montagni.

- Elle en sera heureuse. Tu es marié ?

- Non.

- Une petite amie ?

- Je suis fiancé depuis deux ans.

- Deux ans ?

- Oui, je sais, ça fait beaucoup, mais avec mon métier on ne se voie pas beaucoup et elle n'est pas sûre de vouloir de cette vie.

- Si au bout de deux ans, elle ne t'a pas quitté, c'est qu'elle tient à toi.

- Je ne sais pas. Tu as des enfants ?

- Oui, deux. Une fille et un garçon. Ils sont nés pendant la guerre et j'ai bien failli les perdre.

- Les Allemands ?

- Je vais t'apprendre quelque chose que peu de gens savent. À Marseille, les Anglais et les Américains ont fait plus de morts que les Allemands.

- Ce fut la même chose qu'en Normandie ?

- Pour les Anglais oui, ils ont bombardé le vieux port. Par contre, les Américains ont violé et tué plus de jeunes filles que les

Allemands. De plus, les GI ont apporté avec eux le lait concentré. En 1944, nous manquions de tout. Les mamans ont donné ce lait en boîte de conserve aux bébés et ils sont morts de diarrhées. Mon fils a failli y rester lui aussi.

- Je ne savais pas.

- Ce n'est pas le genre de truc qu'on dit en haut lieu. Les Américains sont venus en sauveurs. Les viols et les meurtres ne sont que des effets collatéraux, vus de Paris.

- Allez, on mange.

Après le repas, ils rentrèrent à l'évêché. Padovani informa Montagni que Gigi était là.

- Bon, ce Mendeleïev a pris le bateau pour Alger ce matin.

- Je m'en doutais. Fais entrer la pute dans mon bureau.

Une très jeune fille s'assit devant le bureau de Montagni.

- Mademoiselle, je suis le commissaire Montagni et voici le commissaire Dubois. Je voudrais que vous me disiez exactement ce que vous avez fait et vu cette nuit.

- Je ne comprends pas ce que vous voulez savoir.

- Dans un premier temps je veux que vous sachiez que vous ne risquez rien. Je ne suis pas des meurs. Après notre entretien vous repartirez libre.

Gigi fut surprise du ton de César.

- Si vous commencez par me dire votre nom.

- Ginette Pichon, j'habite rue Tubano.

- Vous avez quel âge ?

- Vingt ans.

- Cette nuit, vous êtes montée avec un homme dans l'hôtel Tulipe à la Joliette.

- Oui.

- C'était la première fois que vous voyiez cet homme ?

- Non, il vient deux ou trois fois par an à Marseille. Il m'a dit qu'il était représentant.

- Vous connaissez son nom ?

- Non, mais je peux vous dire que ce n'est pas un Français. Il a un accent russe ou quelque chose comme ça.

- Cette nuit, tout s'est passé comme d'habitude ?

- Non, on est monté dans sa chambre vers minuit. Nous avons fait ; enfin vous voyez ; puis il s'est rhabillé et est sorti.

- Vous savez pourquoi ?

- Un homme est rentré dans la chambre voisine pendant qu'on était au lit. Au bout

d'un quart d'heure, j'ai entendu comme un corps qui tombe. Le micheton est sorti et là j'ai entendu comme si on déménageait quelque chose.

- Qu'avez-vous fait ensuite ?

- Rien, j'ai attendu et au bout d'une heure je suis partie.

- C'est vous qui nous avez téléphoné ?

- Vous ne lui direz pas ?

- Non rassurez-vous. C'est donc vous ?

- Oui, en y réfléchissant je me suis dit que quelque chose de grave a pu se passer dans la chambre d'à côté.

- Vous avez bien fait. Pourriez-vous me décrire cet homme ?

- Oui, si vous avez un dessinateur, je pourrais vous aider à faire un portrait-robot. Les après-midi, je vais au cinéma et j'aime bien les films policiers.

- C'est parfait pour nous. On va vous emmener vers un dessinateur, puis vous serez libre. Vous avez un protecteur ?

- Un maquereau, vous voulez dire ?

- Oui.

- Oui, bien sûr, mais je ne veux pas de problèmes.

- Écoute-moi bien. J'ai une fille. Si un jour, tu veux te séparer de ton souteneur, tu m'appelles. Tu comprends ?

- Oui, vous êtes gentil monsieur le commissaire ? C'est rare dans la police.

Ginette sortit. Ils allèrent voir les experts de l'identité.

- Qu'avez-vous pour nous ?

- Vous êtes pressé, monsieur le commissaire. Ce que l'on peut vous dire pour l'instant que nous avons trouvé les mêmes

empreintes dans les deux chambres, l'escalier de service et la porte de secours.

- Bon, maintenant on sait que Mendeleïev est le meurtrier. Reste à savoir pour qui il roule ; dit Montagni.

- Il n'y a qu'une façon de le savoir. Il faut aller à Alger, le retrouver, récupérer la sacoche et le faire parler.

- Il nous faut deux places sur le prochain bateau.

- Je m'en charge. La DST a des accords avec les compagnies de transport nationales.

Ce soir-là, César retourna chez lui. Maryse sa fille se jeta dans ses bras quand il arriva. Blonde aux yeux bleus, elle était d'une beauté redoutable. Pour César, c'était à la fois un plaisir et une angoisse permanente. Il connaissait trop la cruauté du monde et

craignait en permanence qu'un saligaud, comme on dit ici, ne s'en prenne à sa fille. Une telle beauté pouvait attirer tous les satyres de Marseille et ses environs. Léontine continuait à l'accompagner au collège, bien que Maryse aurait préféré y aller seule. À son âge, on commençait à penser aux garçons, et les garçons de sa classe pensaient beaucoup à elle. Déjà qu'être la fille d'un commissaire de police refroidissait pas mal les jeunes du village de Notre Dame limite, alors la présence de Léontine éloignait encore plus les vellétés des prétendants.

Malgré cela, Maryse vouait un amour inconditionnel pour son père et sa mère. À sept ans, elle attrapa la tuberculose. Pendant cette période, ses parents veillèrent sur elle vingt-quatre heures sur vingt-quatre, lui procurant des soins naturels, car les

médicaments manquaient cruellement. Elle s'en sortit miraculeusement, mais en garda un asthme chronique.

Cette épreuve souda encore plus Maryse avec ses parents et elle acceptait avec joie leurs volontés, même si cela empêchait la future femme de s'épanouir.

César dit à Léontine qu'il allait partir en Algérie, pour une durée indéterminée.

- Que je sache, l'Algérie ne fait pas partie de ta circonscription. Tu ne veux toujours pas me dire en quoi consiste ton enquête ?

- Non, je ne peux pas. En revanche ce que je peux te dire, c'est que c'est de Gaulle lui-même qui a demandé à ce que je garde l'enquête.

- Le général de Gaulle ?

- Tu en connais un autre ?

- Rassure-moi. Nous ne sommes pas encore en guerre ?

- Non, ni les boches ni les Russes n'ont envahi la France. Mais nous avons des ennemis invisibles. Je crois que Churchill a parlé de guerre froide. Le problème est que cette pseudo guerre fait des morts. Je n'en avais pas conscience jusqu'à aujourd'hui.

- Tu me fais peur.

- Écoute Nénette ; c'était comme cela que César appelait son épouse ; je ne t'ai jamais menti, ni pendant la guerre ni depuis que je suis dans la police. Je peux me faire tuer n'importe quand, alors que ce soit par un voleur à la tire ou par un étranger, cela ne change rien. J'ai fait la guerre pour que toi et les enfants ayez une vie meilleure, je suis dans la police pour la même raison. La seule

différence c'est qu'aujourd'hui, mon affaire concerne la sécurité du pays.

- Tu veux que je te prépare ta valise ?

- Faisons là ensemble.

Ils dinèrent en silence, couchèrent les enfants et allèrent se coucher. Ils firent l'amour tendrement. Léontine voulut que son homme ait ce dernier souvenir si jamais il lui arrivait un malheur.

Le lendemain, César retrouva Joseph à l'évêché.

- Salut Joseph, as-tu déniché des places sur un bateau.

- Oui, mais nous allons à Oran. Le prochain paquebot pour Alger n'est que dans trois jours. On embarque dans une heure. Sur place, nous prendrons un train.

- Je salue l'efficacité de la DST. Faisons un point de ce que nous savons.

Le 10 aout un corps est découvert au niveau du château de Foresta. Nous apprenons qu'il s'agit de Bruno Messeguer, car nous retrouvons son portefeuille qu'un Tunisien lui a dérobé. On peut donc en déduire que le vol n'est pas le mobile du crime.

J'apprends que Messeguer est un ami de Monnier, le patron des tuileries de Saint-André. D'ailleurs Messeguer est venu aux tuileries la veille de sa mort pour voir son ami et au château de Foresta pour y déposer des vêtements.

- Je pense qu'on peut conclure que Mendeleïev a suivi Messeguer et que c'est pour cela qu'il a déposé le corps à cet endroit. Ce faisant, il nous orientait vers une fausse

piste, celle du crime crapuleux. C'est pour cela aussi qu'il a étranglé Messeguer post mortem ; dit Dubois.

- J'ai téléphoné à Monnier qui vous a prévenu du décès de Messeguer. C'est là que tu rentres en scène.

- Ensemble nous apprenons que Messeguer avait une suite aux Tulipes à la Joliette. Après, certainement une dernière soirée à Marseille, il rentre dans sa chambre, boit un verre d'eau et meurt empoisonné par de la strychnine.

- Il y a fort à penser que Mendeleïev, qui a pris une chambre à côté de celle de Messeguer ait mis le poison pendant que celui-ci dinait en ville.

- D'accord avec toi. Ensuite il ramène une pute et attend le retour de Messeguer.

- Mais pourquoi prendre le risque d'avoir un témoin ?

- C'est là que notre complémentarité fait son office. Si tu connais les habitudes des brigands, je maîtrise plus celles des espions. Mendeleïev se fout pas mal de laisser une pute comme témoin. Il est persuadé que tu ne feras jamais le lien entre lui et le meurtre. De toute façon, il a pris le bateau pour Alger, va livrer la sacoche au KGB, ou à un autre pays et disparaîtra en Bulgarie.

- Tu es certain que cette sacoche existe ?

- Oui malheureusement. D'ailleurs, la police algéroise a été prévenue et va tenter d'arrêter Mendeleïev à la descente du bateau. Mais je ne me fais aucune illusion. Ils ne l'auront pas.

- Et comment penses-tu que nous, nous allons y arriver ?

- J'y travaille.

- Tu y travailles ? T'en sais rien donc.

- Écoute César. J'ai des contacts au sein des services secrets soviétiques et américains. Mais tu ne pourras pas m'accompagner quand je le rencontrerais.

- Je croyais qu'on se faisait confiance ? D'ailleurs tu ne m'as jamais dit où était censé aller Messeguer dans le désert.

- Non, ça je ne peux pas te le dire. Tu es habilité secret défense, mais ce renseignement est très secret défense.

- Je comprends. Allez, on prend un dernier café et on file au quai d'embarquement.

Padovani les emmena sur les quais et les laissa devant le paquebot « Ville d'Alger ». Ce paquebot blanc avec sa cheminée orange

crachait la fumée noire de ses chaudières à charbon. Long de cent trente-six mètres pour une hauteur de vingt, il naviguait à vingt nœuds avec ses deux turbines de vingt et un mille chevaux. Fabriqué à Saint-Nazaire en 1935 il servit de transport de troupes pendant la guerre.

Dubois sortit de la voiture et récupéra les valises dans le coffre de la traction.

- César, je ne sais pas pourquoi tu vas en Algérie, mais si tu as besoin de moi, tu m'appelles et je débarque le lendemain. Tu as compris ? dit Padovani.

- Oui, Louis, tu es un vrai ami. S'il m'arrive quoi que ce soit, occupe-toi de Léontine et de mes enfants.

- Dans quoi tu t'es embarqué ?

- Tu te souviens de ce que je t'ai dit quand tu m'as rejoint dans la résistance. Il y a des combats qui nous dépassent, mais qui valent la peine d'être menés. Là, c'est le cas.

- Sommes-nous en guerre ?

- Non Louis, mais il y a des gens qui font tout pour que cela n'arrive plus.

- Prends soin de toi César.

- J'y compte bien.

Ils montèrent la passerelle et furent dirigés vers leur cabine.

- J'ai pris une cabine double, cela ne te dérange pas ?

- Je m'en fous, sauf si tu ronfles.

- Ne t'inquiète pas, je ne dors pas en mer. Je passerais la nuit sur le pont arrière. Ils ont des transats et nous sommes en été.

- Tu as le mal de mer ?

- Oui, même en ce moment alors que nous sommes à quai.

- C'est dans ta tête.

Ils entrèrent dans leur cabine en deuxième classe. Elle se composait de deux lits, une petite tablette et deux chaises. Les toilettes étaient dans le couloir, mais c'était largement suffisant pour vingt-quatre heures. Ils posèrent leurs valises et se rendirent sur les traverses pour assister au départ.

César regarda notre dame de la garde. À ce moment-là, il se demandait s'il existait vraiment une entité supérieure qui veillait sur l'humanité. Il n'y croyait pas, mais demanda quand même à la bonne mère de prendre soin de sa famille.

Ils déjeunerent et dînèrent au restaurant du navire. Beaucoup de passagers n'avaient pas les moyens et mangeaient leur repas emporté sur le pont du bateau. La plupart de ces gens étaient des familles dont l'un des membres travaillait d'un côté de la méditerranée. Qu'ils habitassent sur la métropole ou en Algérie, c'étaient des Français et pourtant ils se voyaient comme des expatriés. C'était le paradoxe algérien. De chaque côté ils étaient Français, mais pas de la même France.

César décida qu'il profiterait de ce séjour pour essayer de comprendre ce paradoxe. Essayer, c'était le mot exact.

Le lendemain, ils arrivèrent à Oran. Ils se dépêchèrent d'aller à la gare pour attraper le premier train pour Alger. Toutes ces heures

perdues avaient sans doute étaient mises à profit par Mendeleïev pour transmettre les plans de Messeguer à ses commanditaires.

Après cinq heures, ils arrivèrent enfin à Alger. L'inspecteur Michaud de la DST les récupéra et les emmena au sein du gouvernement général.

- Je vous ai réservé deux chambres à l'hôtel de la poste. L'Excelsior était complet.

- C'est une blague ? demanda César.

- Oui, commissaire, l'Excelsior est un quatre étoiles. L'état n'a pas les moyens de vous payer une chambre là-bas.

- Je vous fais grâce de vos blagues inspecteur ; dit Dubois. Avez-vous pu joindre les contacts que je vous ai demandés.

- Oui, commissaire. On peut parler ?

- Oui, le commissaire Montagni est habilité.

- Vous avez rendez-vous avec l'Américain cet après-midi et à vingt et une heures avec le Russe.

- Parfait, des nouvelles de notre cible ?

- Non, comme vous vous y attendiez, le Bulgare a réussi à échapper à la police. J'ai interrogé l'équipage du Ville D'Oran. Personne ne l'a vu. C'est un fantôme.

- On n'a pas pensé à vérifier qu'il a bien embarqué à Marseille. On est parti du principe qu'il l'a fait.

- Je vais appeler Padovani et il va s'en charger. Mais je suis sûr qu'il est ici. Mon instinct de flic me le dit. Faites-moi confiance.

Ils arrivèrent rue d'Isly, Michaud s'engagea sur le parking du gouvernement général. Un gendarme armé d'un pistolet mitrailleur vérifia les papiers de chacun des occupants.

- Pourquoi ces mesures de sécurité ? demanda César.

- Nous avons alerté le préfet que des insurgés prévoient d'attaquer les représentants du gouvernement. De plus en plus d'Algériens d'origine arabe demandent l'indépendance.

- Sachant pourquoi nous sommes là, ça tombe mal, non ?

- Ne vous inquiétez pas, les militaires nous ont assuré qu'ils allaient tuer dans l'œuf cet embryon d'insurrection. La majorité des Arabes sont favorables au rattachement de l'Algérie à la France.

- Vous avez fait la guerre inspecteur ?
demanda César.

- Non, je suis trop jeune.

- Certains Français étaient favorables à la présence allemande en 1940. Cela ne constitua jamais la majorité. Si vous pensez ce que vous venez de dire, je vous conseille de changer de métier. Le gouvernement a besoin qu'on lui dise la vérité, pas ce qu'il veut entendre.

- Concentrons-nous sur notre cible. On refera le monde plus tard ; coupa Dubois.

Au sein du gouvernement général, une aile était dédiée au renseignement. Les Renseignements Généraux, la DST et le SDECE se partageaient une dizaine de bureaux sous la direction du gouverneur d'Alger Roger Léonard.

- Prenez mon bureau, dit Michaud.

- Comment on fait pour joindre Marseille ? demanda Montagni.

- Décrochez et donnez votre numéro à l'opérateur.

César décrocha et attendit que l'opérateur parle.

- Passez-moi le 2608 à Marseille.

- Tout de suite.

- Padovani ? C'est César.

- Alors c'est comment Alger ?

- C'est comme Marseille sans l'accent. Dis-moi, j'ai déconné. J'ai quitté Marseille sans m'assurer que Mendeleïev ait bien prit le Ville D'Oran.

- Je l'ai fait, hier je suis allé voir les affaires maritimes. Ton gars est bien monté sur le paquebot. J'ai montré le portrait-robot

au responsable des douanes. Il est formel, il a enregistré le Bulgare. Il avait un passeport diplomatique.

- Ça explique pourquoi, les flics d'ici ne l'ont pas coincé. Il a dû prendre une sortie réservée.

- Ton gars a un jour d'avance. À l'heure qu'il est, il peut être n'importe où.

- Tu lis dans mes pensées.

César regarda autour de lui, Dubois et Michaud avaient quitté le petit bureau pour prendre contact avec le directeur local.

- Tu n'as pas des vacances à prendre ?

- Oui, j'en ai bien besoin.

- Rejoins-moi, incognito. Je n'ai pas confiance en ces barbouzes.

- Je serais à Alger après-demain. On se rejoint où ?

- Il y a un casino boulevard Carnot. On dit samedi, vingt et une heures ?

- OK, à samedi.

César expliqua à Dubois ce qu'il venait d'apprendre.

- Passeport diplomatique, l'enfoiré, je ne l'ai pas vu venir.

- Dans mon boulot, quand tu as affaire à un tueur, si tu ne vois pas venir les choses, tu meurs. Je me demande de plus en plus si j'ai bien fait de te suivre dans cette aventure.

- Et, c'est toi le héros de la résistance.

- Ne me fais pas chier. Tu as la médaille comme moi. Alors, oublie ta modestie et faisons notre boulot. Mendeleïev a un jour d'avance. Il faut à tout prix savoir où il est. N'oublie pas la raison de notre présence ici.

- Je te laisse, Michaud va te conduire à l'hôtel. Je vais voir mon contact américain. On se retrouve au restaurant de la poste à vingt heures.

- Bonne chasse.

César se rendit donc à l'hôtel à deux pas du gouvernement général. Michaud déposa la valise de Dubois dans sa chambre et partit. César défit sa valise. Il sortit le costume de rechange et le rangea dans l'armoire. Léontine lui avait mis aussi des sous-vêtements et des chemises repassées. Une fois ses affaires sorties, il mit la valise sur l'armoire et s'allongea sur le lit.

Il était trop nerveux pour faire la sieste. Il se leva, alla aux toilettes dans le couloir et se mouilla le visage. Il se regarda dans la glace et trouva qu'il avait une gueule à faire peur. Il

décida de faire un tour. Une fois à l'extérieur, il se dit qu'il pourrait aller en direction du Casino pour repérer les lieux en vue de la venue de Louis. En s'approchant, il réalisa que ce n'était pas un endroit où l'on pouvait jouer à des jeux d'argent, mais plutôt une salle de spectacle, comme l'Alcazar de Marseille. Il entra pour voir s'il y avait un endroit discret et découvrit un bar. Il prit un verre, ressortit puis poursuivit sa promenade jusqu'à la gare.

Décidément, Alger ressemblait vraiment à Marseille. Comme dans sa ville, des prostituées tapinaient autour de la gare. Des bidasses s'approchaient d'elles, mais ne les embarquaient pas. Elles étaient certainement trop chères pour leur misérable solde.

Un peu plus loin, il y avait un square qui offrait de la fraîcheur aux flâneurs grâce à l'ombre de ses palmiers dattiers. Il s'y rendit lorsqu'il entendit des cris. Trois jeunes gens, des Européens, entouraient une fille berbère. Elle ne devait pas avoir plus de seize ans, soit l'âge de la fille de César. La fille leur criait quelque chose en arabe tandis que les garçons essayaient de lui retirer sa rifa, une robe traditionnelle.

Tandis que César approchait à une dizaine de mètres, deux des jeunes gens attrapèrent la fille et l'attirèrent derrière un bouquet d'acanthes. Les cris de la fille redoublèrent. César courut. Il contourna ce qui ressemblait à d'énormes chardons et tomba sur un spectacle qui ne prêtait pas à interprétation.

La fille était couchée au sol, couverte par un des garçons qui lui avait écarté jambes et essayait de lui arrachait sa culotte. Les deux autres lui disaient de se dépêcher pour qu'ils puissent eux aussi profiter de leur prise.

- Police, hurla Montagni. Arrêtez immédiatement ce que vous faites.

- Tu es policier ? lui demanda un des jeunes. On connaît tous les flics du quartier et on n'a jamais vu ta gueule ici.

- Je suis commissaire à la police judiciaire de Marseille.

- Donc tu n'as pas de pouvoir ici. On n'est pas en métropole ici grand-père. Ici, ce n'est pas un crime de baiser une Arabe. Ce ne sont que des chiennes.

- Le viol est un crime partout en France. L'Algérie est un département français et vous êtes sous la loi française.

- Mon père possède les plus grands vignobles d'Algérie. Il fréquente le gouverneur. Tu veux combien pour nous foutre la paix ?

- Vous allez relâcher cette jeune fille ou je vous embarque au commissariat.

- Tu l'auras voulu ...

Les deux jeunes gens se jetèrent sur César. Le premier tenta de lui mettre son poing dans la figure, mais Montagni évita le coup. Il se mit en garde et atteint le deuxième avec le tranchant de la main sur la glotte du gamin. Celui-ci s'effondra en suffoquant. Son camarade se ressaisit et se rua pour attraper César aux jambes. Il fut cueilli au menton par un coup de genou. Le troisième jeune se redressa, essaya de remettre son pantalon quand le commissaire lui fit une clef de bras

et lui passa les menottes. Il arracha la ceinture du garçon et attacha les deux autres dos à dos en immobilisant leurs bras.

Aussitôt il alla voir la jeune fille qui était prostrée. Quand elle vit César elle se cacha les jambes avec sa robe déchirée.

- Je suis de la police, tu comprends le français ?

- Oui, monsieur. Où sont les garçons ?

- Je les ai attachés derrière le bosquet, tu ne risques plus rien.

- Pourquoi vous m'avez aidé ?

- Pourquoi ? Cela ne se demande pas. Ils ont voulu te violer.

- Les Français se moquent pas mal de ce qui peut arriver à une Arabe comme moi.

- Je ne te crois pas. Tu vas venir avec moi, on va au commissariat et tu porteras plainte.

- Vous êtes vraiment bizarre.

César releva les garçons et les conduisit au commissariat qui se situait à même pas cent mètres. Le planton fut ahuri de l'apparition de Montagni avec les garçons attachés et une jeune Algérienne.

- Je suis le commissaire Montagni de la PJ de Marseille. Je veux voir votre commissaire.

- Vous avez votre carte ?

Montagni lui montra sa carte de police et le gardien le salua.

- Le commissaire est rentré chez lui, je vais appeler l'inspecteur de permanence.

Un jeune inspecteur arriva et Montagni lui expliqua ce qu'avaient fait les jeunes gens.

- Commissaire, sans vouloir vous vexer, on ne prend pas les plaintes d'une jeune fille arabe. Premièrement, ici, les filles n'ont pas le droit de venir nous voir sans leurs parents et deuxièmement, la plupart du temps elles portent plainte uniquement pour récupérer de l'argent. Elles inventent si vous préférez.

- C'est moi qui ai arrêté ces gamins. Je n'invente rien.

- Si elle ne porte pas plainte, il n'y a pas d'agression. Et elle ne peut pas porter plainte. Je vais relâcher ces jeunes gens en espérant que leurs parents ne portent pas plainte contre vous.

- Vous vous foutez de ma gueule ?

- Non, monsieur le commissaire, on est en Algérie ici. Ce ne sont pas les Arabes qui font la loi. Ce sont les Français. C'est comme ça.

- Alors c'est simple. Je suis en mission ici. Vous direz aux parents de ces branleurs que s'ils portent plainte, leurs enfants seront amenés et arrêtés en France. Dans la prison des Baumettes, ils serviront de putes aux voyous marseillais.

Il sortit du commissariat et prit la jeune fille par le bras.

- Vient ma fille, je te ramène chez toi.

Pendant ce temps, Dubois attendait son correspondant américain à l'intérieur de l'opéra. Il faisait semblant de lire les programmes. La Tosca devait être jouée demain avec Ruggiero Raimondi dans le rôle du chevalier Cavaradossi. C'était un évènement pour un opéra de province.

- Joseph, mon ami ; que fait un parisien comme toi à Alger.

Mortimer Fergusson, agent de la CIA venait de se mettre à côté de lui et regardait lui aussi les programmes.

- Ruggiero Raimondi à Alger, ça ne se rate pas.

- Je ne comprends même pas comment on peut écouter brailleur des hommes et des femmes pendant des heures. L'opéra est une insulte à la musique.

- Vous les ricains, vous ne comprenez rien à l'art.

- Qu'est-ce qui t'amène ? Je prends des risques à te parler.

- Moins que si je disais à tes supérieurs que tu vendais des renseignements aux nazis pendant la guerre.

- Il y a prescription tu ne crois pas ?

- Je ne sais pas demande à Hoover.

- Bon, tu veux quoi ?

- Mendeleïev. Il est à Alger.

- Tu es sur ?

- Oui, Il est arrivé sur le Ville d'Oran hier matin. Sais-tu où je peux le trouver ?

- Non, mais je vais me renseigner. Tu as vu avec le KGB ?

- Tu as quelqu'un chez eux ?

- Non. Mais je sais qu'ils sont actifs à Alger. Ils veulent aider à une insurrection contre vous. Une République socialiste algérienne serait une belle victoire contre nous.

- Tu sais comment me contacter.

- Dès que j'ai quelque chose, je te préviens.

César suivit la jeune fille dans le quartier de la casbah. Ils passèrent devant la grande

Mosquée Djamaâ El Kébir et arrivèrent sur la place d'armes. Ensuite ils prirent un véritable dédale de ruelles et gravirent des marches. Cet endroit lui rappelait le quartier du marais à Marseille. Décidément, ces deux villes avaient énormément de points communs.

- Les Français ne viennent jamais ici, monsieur.

- Pourquoi tu dis les Français ? Tu ne considères pas comme une Française ?

- Ce sont eux qui ne nous considèrent pas comme des Français. Vous êtes sûr que vous voulez continuer à m'accompagner ?

- Oui, je ne serais rassuré que lorsque tu seras arrivée chez toi. Quel est ton prénom ?

- Raïna.

- Raïna, c'est joli.

Elle poussa une porte et pénétra dans un couloir sombre. Il y faisait agréablement frais tandis qu'à l'extérieur, il faisait plus de trente degrés. Raïna poussa une autre porte quand une femme adulte se rua sur elle. Elle lui parlait en arabe tout en auscultant la robe déchirée de la jeune fille. Raïna répondit, elle aussi en arabe et celle qui semblait être sa mère se dirigea vers César. Il n'avait pas fait un geste et se disait qu'il n'aurait pas dû être là à ce moment.

- Sahib, je vous remercie d'avoir sauvé ma fille. Elle me dit que vous êtes policier.

- Oui, madame, je suis le commissaire Montagni. Je viens de Marseille.

- Alors c'est pour cela que vous êtes intervenu. Jamais un policier d'ici ne l'aurait fait.

- Je ne comprends pas madame, pourquoi un policier ne sauverait pas une jeune fille de ses violeurs?

- Entrez, nous allons discuter. Vous aimez le thé ?

César entra dans la maison. Il fut surpris par le raffinement des mosaïques qui ornaient les murs blancs. Des colonnes bleues soutenaient un balcon circulaire surplombant un étage qu'il imagina être celui des chambres. Chaque fenêtre était achalandée avec des volets du même bleu turquoise.

Dans la cour chantait une fontaine apportant encore plus de fraîcheur en ces lieux. La maman le fit assoir à une table et apporta une théière.

- Madame, je n'ai jamais bu de thé, mais je me fais un plaisir d'y goûter.

- Appelez-moi Raïssa, monsieur le commissaire.

- Alors vous devez m'appeler César.

- César ? Comme Jules César, l'empereur romain ?

- Je suis d'origine italienne, c'est sûrement pour cela.

- Merci sahib César. Merci, la virginité d'une jeune fille est la chose la plus précieuse au monde. Pour nous les musulmans, elle est sacrée.

- J'ai une fille moi aussi, elle a quinze ans. C'est une chose sacrée pour tout le monde. Enfin, je le pense. Malheureusement tous les hommes ne pensent pas la même chose.

- Comment s'appelle votre fille ?

- Maryse.

- Comme la vierge Marie ?

- Oui, c'est l'idée.

- Peut-être ne savez-vous pas que Jésus est un prophète dans le Coran, donc nous considérons Marie, sa mère comme bénie d'Allah.

- Je ne savais pas. Je m'excuse, je voudrais comprendre ce qu'il se passe ici. Vu de France, l'Algérie est un paradis. Or j'ai l'impression qu'il y a un fossé entre les colons français et vous les Algériens d'origine.

- Oui, sahib et un fossé qui s'élargit depuis 120 ans.

- Que veut dire sahib ?

- Ami, César, vous êtes notre ami désormais et Raïna ma fille est la sœur de Maryse.

- Je suis honoré. Je suis ici pour enquêter sur un crime qui a eu lieu à Marseille. Le meurtrier est ici maintenant.

- C'est un Arabe ?

- Non, je ne peux pas trop en parler, mais depuis que je suis à Alger on me parle d'un Front de libération.

- Êtes-vous là pour me faire parler César ?

- Non, excusez-moi si je vous ai blessé. Parlons d'autre chose.

- C'est moi qui m'excuse. Le peuple algérien aspire à son indépendance. Le Maroc et la Tunisie l'ont obtenu sans heurts. Alors je prie pour que cela se passe de la même façon en Algérie.

- Ce qui a failli arriver à votre fille est déjà arrivé à d'autres ?

- Beaucoup trop souvent. Buvez votre thé.

César porta la tasse à sa bouche et faillit se bruler.

- Nous le buvons très chaud. Nous les Berbères savons depuis toujours qu'il faut vaincre le mal par le mal, donc quand il fait chaud, nous nous couvrons et nous buvons chaud.

- J'ai compris le message. Excusez-moi encore une fois, mais je dois y aller. J'ai rendez-vous avec un collègue à la poste.

- Revenez nous voir César, je vous ferais goûter nos pâtisseries. Mon fils va vous raccompagner. La casbah est un labyrinthe et les Français ne s'y aventurent pas souvent. Salam sahib César, cela veut dire paix.

- Salam Raïssa.

À dix-neuf heures, César retrouva Dubois au restaurant de la poste. Ils commandèrent une chakhchoukha. C'était un plat typique algérien fait avec de l'agneau, des légumes et des pois chiches.

- On va prendre dix kilos, si on mange tout ça ; dit Dubois.

- Tu as appris quelque chose de ton contact ?

- Non, mais il va ouvrir ses yeux et ses oreilles et s'il apprend quoi que ce soit, il nous le dira. On m'a raconté tes exploits de cet après-midi.

- J'ai souvent entendu parler du téléphone arabe, je vois que ce n'est pas une légende.

- Notre mission est prioritaire, tu le comprends ça ? Tu as pris des risques, cette jeune fille était peut-être un appât.

- Un appât ? Tu appelles une tentative de viol un appât ? Je suis flic, je sais reconnaître des cris de désarroi quand une victime se fait agresser. Ce n'était pas un appât et ce qui s'est passé est fréquent ici à Alger. Puisque tu conseilles les gouvernants, dis-leur que de tels agissements vont conduire à une insurrection de la part des Algériens de souche.

- C'est ce que t'a appris la femme que tu as rencontré ?

- Tu me fais surveiller ?

- Oui, mais c'est pour ta sécurité. Les services secrets ennemis n'ont rien à voir avec une bande de malfrats. Ils ont les moyens de tout un pays à leur disposition. Alors

dorénavant, quand je ne suis pas avec toi, tu restes dans ta chambre. Je n'ai pas envie d'aller annoncer ta mort à ta femme.

- J'ai compris, mais je ne regrette pas ce que j'ai fait et je pense ce que je t'ai dit. Ce pays est une poudrière. Et vous voulez y installer un centre ...

- Tais-toi. Ne prononce pas ces mots en public. Je ne te le dirais plus. Encore une erreur de ta part et tu retournes à tes maquereaux marseillais.

- OK, on va se calmer, manger un morceau et je rentre à l'hôtel.

À vingt et une heures, Dubois se rendit au stade où le club de football algérois rencontrait celui du Havre dans le cadre du Championnat de France.

Grégory Alexiévitch Gromyko s'assit à côté de lui.

- Tu es est fou Yossif de me donner rendez-vous à quelque pas du cercle des officiers. Je sais que votre armée n'a pas de service de renseignement comme le GRU, mais on ne sait jamais.

- C'est des Israéliens que tu devrais avoir peur, Grégor.

- Voilà, tu remets ça. Sous prétexte que j'ai tué quelques juifs pendant la Grande Guerre patriotique, tu me menaces de me dénoncer à la Haganah.

- Mendeleïev est à Alger. Je dois l'attraper.

- Nous aussi, on veut l'attraper. Ce qu'il détient est important pour le comité. Mais, nous ne savons pas où il est. Il doit remettre la sacoche aux Arabes. Parmi eux il y a une

faction qui veut que l'URSS les aide à obtenir leur indépendance. Je n'aime pas plus les Arabes que les juifs. Si je m'écoutais, je dirais à ces barbares d'aller se faire foutre.

- Tu sais ce que contient cette sacoche ?

- Oui, mais les Américains aussi. Je crois qu'ils sont plus ennuyés que nous. Méfie-toi d'eux. Nous, tu sais que nous sommes tes ennemis, eux, par encore.

- Si tu apprends quelque chose, tu sais comment me joindre.

- Si j'étais toi je ferais visiter l'Atlas à ton ami policier. On dit que Ghardaïa est magnifique à cette époque de l'année. Va au restaurant Djurdjura et demande Messaoud. Tu lui dis que c'est Youssef qui t'envoie. Chalom mon ami.

- Va te faire foutre.

Padovani débarqua à Alger, se rendit au Casino et attendit César jusqu'à vingt-deux heures. Pressentant que quelque chose ne tournait pas rond, il se rendit au commissariat non loin de la poste. En passant, il acheta une bouteille de grenache, un vin rouge de prix. Comme dans tous les postes de police de France, la nuit il y avait deux gardiens de la paix qui tuaient le temps en jouant aux cartes.

- Bonjour les amis, je suis l'inspecteur Padovani ; il leur montra sa carte.

- Bonjour inspecteur, que pouvons-nous pour vous ?

- Rien, je suis en vacance en Algérie, mais je m'emmerde. Je me suis rappelé que les agents s'emmerdaient eux aussi dans les commissariats. Alors j'ai apporté du pinard et je suis venu jouer à la belote avec vous.

- Et bien ça c'est gentil. Mais on n'a pas le droit de boire.

- Pas de ça avec moi. J'étais brigadier, y a pas longtemps encore. Un agent n'a jamais refusé un verre. Et puis merde, ce rouquin m'a coûté une blinde.

- Faites voir inspecteur. Ah, oui, vous vous êtes fait avoir, on vous a vendu ce qu'il y avait de plus cher.

Ils sortirent trois verres.

- Vous êtes d'où inspecteur ?

- Marseille, un petit commissariat où l'on embarque plus de putes que de grands bandits.

- Et bien ça c'est bizarre. Vous êtes le deuxième policier de Marseille que l'on voit aujourd'hui. Mais l'autre c'était un commissaire, de la PJ.

- Ben merde alors. Buvons à cette coïncidence. Allez, distribue les cartes. Tu t'appelles comment ?

- Hans Werner, inspecteur.

- Appelle-moi Louis. Werner, c'est allemand ?

- Non, ne rigole pas avec ça Louis. Je suis alsacien.

- Pardon je sais que vous n'avez pas rigolé en 1939.

- Ça, tu peux le dire. Tu as fait la guerre ?

- Oui, mais dans la résistance. Vous n'avez pas quelque chose de plus fort à boire ?

- Tu aimes le schnaps ?

- Jamais goûté, mais il faut apprendre, pas vrai ?

Au bout d'une demi-heure la bouteille de schnaps était vide et les agents pleins.

- Dites-moi, je n'ai pas encore pris ma chambre d'hôtel. Vous ne savez pas par hasard où est descendu ce commissaire de Marseille, je n'aimerais pas me retrouver devant lui. Je suis en vacance après tout.

- J'ai entendu un inspecteur dire qu'il était à l'hôtel de la poste. Va à celui de la gare. Il est pas mal.

- Vous êtes vraiment sympa. Bon il faut que j'y aille. Je vous laisse le rouge. Bonne bourre camarades.

- Bonne soirée inspecteur Louis.

Dubois rentra à l'hôtel et alla voir Montagni.

- César, tu dors ?

- Non, entre. Tu as appris quelque chose ?

- Demain nous partons à Ghardaïa.

- C'est où ?

- Dans les montagnes.

- Mendeleïev est là-bas ?

- Je n'en sais rien, mais j'ai un contact sur place qui nous le dira.

- Bon, puisque tu es là, je vais fumer une clope.

- Ne tue personne.

- Je vais essayer.

César alluma une Gauloise et se rappela que Padovani devait le rejoindre au Casino.

- Merde, se dit-il, quel con je fais. C'est vrai que j'en ai oublié la mission.

Soudain il entendit un grillon striduler. Il sourit, car c'était le sifflement qu'il utilisait dans le maquis quand il était dans la résistance. Il s'approcha du parc Guynemer et retrouva Padovani.

- Alors César, tu m'as oublié ?

- Je suis pieds et mains liés.

- Tu as avancé dans l'enquête ?

César lui raconta sa journée.

- Comme d'habitude tu as joué les héros.

- Ne me fais pas chier, je ne pouvais quand même pas laisser cette gamine se faire violer.

- T'inquiète, j'en aurais fait autant.

- Demain nous allons à Ghardaïa. Ne me demande pas où c'est, j'en sais rien. Dubois a eu un tuyau. Il doit rencontrer quelqu'un qui saurait où est Mendeleïev. Tu dégotes une bagnole et tu nous suis.

- Tu connais l'histoire de l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours ? Ton Dubois m'a l'air d'un sacré amateur. Je vais vous précéder, ce sera plus sûr. Il sait que je suis là ?

- Non, et cela restera ainsi.

- Bon la nuit va être courte. À plus tard
César.

À six heures du matin, César et Joseph montèrent dans une jeep Willis prêtée par la gendarmerie. Michaud conduisait. Ils prirent plein sud, traversèrent Blida, Médéa puis Djelfa où ils mangèrent.

César remarqua que l'Algérie était un pays essentiellement agricole. Ils croisèrent des cultures de céréales, d'arbres fruitiers, mais surtout de la vigne. S'il aperçut ça et là quelques troupeaux de vaches, c'était l'élevage des moutons qui était le plus pratiqué sur ces terres arides. Néanmoins, contrairement à ce à quoi il s'était imaginé, ce pays était plutôt vert et bien irrigué.

Ils firent une autre pause à Laghouat pour faire le plein d'eau et d'essence et arrivèrent à la nuit tombante à Ghardaïa.

Le spectacle que leur offrit cette ville fut un émerveillement pour leurs yeux. Flanquées à la colline de la hamada, les habitations formaient une pyramide ocre, blanche et bleu. Le soleil couchant donnait à cette formation rocheuse la sensation qu'elle flottait au-dessus des sables du Sahara. Derrière ses remparts, la ville s'élevait progressivement jusqu'à la crête où dominaient une tour d'observation et un minaret.

Ils franchirent les portes fortifiées et se rendirent à l'hôtel Belvédère, non sans avoir déposé la Jeep à la caserne de la gendarmerie. Après un repas frugal, ils se couchèrent. César s'endormit comme un bloc.

Au petit déjeuner, Dubois exposa son plan.

- Ce soir nous mangerons au restaurant Djurdjura. Je devrais y rencontrer le contact du KGB. Avant cela, nous allons faire une reconnaissance des lieux. Pendant que nous mangerons, Michaud, vous serez en protection. Donc il faut que nous déterminions l'endroit où vous serez posté.

- Qu'avez-vous amené comme arme ?
demanda Montagni.

- Deux pistolets MAC 50 pour vous et un fusil MAS 49 avec lunette pour moi.

- C'est bien.

Ils se rendirent sur place à pied et évaluèrent les accès sur le devant et à l'arrière du restaurant. Ensuite Michaud monta sur la

tour de guet pour évaluer la position. Il avait des vues parfaites sur les abords et la terrasse du restaurant.

À deux cent mètres Padovani les observait. Il apprécia les précautions que faisait prendre ce commissaire de la DST. Il n'était peut-être pas si nul en fin de compte.

À midi, ils jouèrent les touristes et visitèrent la ville. César mémorisa les ruelles et essaya de visualiser les pièges éventuels. Il souhaitait avant tout éviter d'être séparé de Dubois et que l'un d'eux ne tombe dans un guet-apens.

Le soir venu, les deux commissaires prirent une table au restaurant Djurdjura. Ils commandèrent un couscous au poulet. Le

repas fini, Dubois régla l'addition et demanda à voir Messaoud.

- C'est notre chef cuisinier, je vais le chercher ; dit le serveur.

Le chef arriva.

- Le repas vous a plu, messieurs, demanda-t-il ?

- Oui, c'était parfait. C'est Youssef qui nous a conseillé de venir ici. Il ne s'est pas trompé.

Le chef tiqua.

- Attendez-moi derrière le restaurant, je me change et je vous rejoins.

Ils firent cela et Messaoud les rejoignit.

- Marchons en silence pendant quelques minutes. Je veux être sûr que personne ne nous suit.

Ils se dirigèrent vers une oasis qui bordait l'hôtel M'Zab. La lune éclairait à giorno une nuit claire typique des montagnes de l'Atlas. César frissonna.

- Vous n'êtes pas Russes.

- Non ; répondit Dubois. Nous sommes Français.

- Je vous préviens, si vous êtes là pour me piéger, il y aura des représailles.

- Je vous ai dit que c'est Youssef qui m'envoie. Je suis de votre côté. Nous recherchons un Bulgare qui doit livrer une sacoche au Front de libération. C'est un agent double. Il va vendre de faux renseignements et vos compagnons vont tomber dans une embuscade.

- Pourquoi, vous des Français vous nous aidez ?

- La sacoche est pour les Russes. Nous sommes des communistes et nous voulons que l'URSS ait les renseignements qu'elle contient.

- J'ai confiance en Youssef. La nuit prochaine le FLN doit rencontrer un homme à Béchar. Plus exactement aux carrières de Kenadsa. Essayez d'arriver avant lui et de prévenir les résistants. Leur chef se fait appeler Banu Maquil. Vous lui direz que vous venez de ma part. Mais je vous préviens, si vous m'avez menti je vous retrouverais et vous servirez de repas aux fenecs.

Montagni et Dubois prirent congé de Messaoud. Dubois fit un va-et-vient avec sa main droite devant sa gorge. Michaud qui les observait à la lunette décrocha de son poste et redescendit en courant. Il rattrapa Messaoud

dans le parc de l'hôtel M'Zab, le prit par derrière et l'égorgea dans hésiter. Il mit le cuisinier sur ses épaules et le balança dans ce qui ressemblait à une ancienne citerne romaine. Le corps chuta pendant plusieurs secondes jusqu'à ce que l'on entende le bruit de l'eau. Michaud estima que le niveau se situait à plus de vingt mètres sous terre. Il se débarrassa du treillis qu'il avait mis pardessus ses vêtements et le jeta au même endroit. Il remonta récupérer le fusil et retourna le plus naturellement possible à leur hôtel.

Au bout d'une demi-heure, ils se retrouvèrent dans la chambre de Dubois. Il étala une carte sur la table. Ils repérèrent la ville de Béchar et les carrières de Kenadsa.

- Michaud, je suis désolé, mais vous devez nous trouver une autre voiture. Il est hors de question qu'on se pointe là-bas avec une Jeep siglée gendarmerie.

- Je vais en prendre une pour vous et une pour moi.

- Bonne idée. Vous nous suivrez à bonne distance.

- Je vais récupérer deux bagnoles cette nuit, déposer vos clefs dans une enveloppe à la gendarmerie et je partirais cette nuit même. Je serais sur place avant la tombée de la nuit. Vous ne me verrez pas, mais je serais là pour votre rendez-vous.

- Je vous fais confiance. César tu as quelque chose à rajouter ?

- Que pensez-vous des menaces de ce Messaoud ?

- Ne me dis pas que tu as peur ?

- J'ai une famille je te rappelle.

- Après l'opération, on reviendra cueillir le cuisinier. On n'est pas en France ici, on ne laisse pas des Arabes nous menacer ; dit Michaud.

- Je crois que je commence à le comprendre.

Michaud partit et César et Joseph allèrent se coucher. Une heure après, un grillon chanta. César quitta sa chambre discrètement et descendit dans la ruelle.

- Qu'est-ce que tu en penses ? Demanda César.

- C'était qui cet Arabe ?

- C'était ?

- Il est mort.

- Qu'est-ce que tu me dis ?

- Michaud l'a buté même pas cinq minutes après que vous vous êtes séparés. Égorgé et balancé dans une citerne.

- Putain, dans quoi je me suis engagé.

- C'est vraiment si important cette affaire ?

- Oui, Louis. Dis-toi que c'est de Gaulle en personne qui a demandé à ce que j'en fasse partie.

- Alors, il faut aller au bout. C'est quoi la suite ?

- Demain on va à Béchar. On doit rencontrer le chef du Front de libération aux carrières de Kenadsa.

- Vous n'y allez quand même pas dans votre Jeep ? On vous repère à dix kilomètres.

- Non en ce moment même, Michaud est en train de nous dégoter une autre bagnole. On partira de la gendarmerie. Il faudra que tu

fasses gaffe. Il part cette nuit même et sera sur place avant nous. Il a un MAS 49 avec une lunette et il ne te connaît pas. Il ne faut pas qu'il te repère.

- Tu as oublié comment on m'appelait pendant la guerre ?

- Le fantôme corse.

- Je vais rattraper Michaud à la gendarmerie et le suivrais. Vous aurez deux anges gardiens.

- Fais gaffe à toi.

- U fantasmu corsu.

Le lendemain, les deux commissaires récupérèrent une quatre chevaux grise devant la gendarmerie de Ghardaïa. César, plutôt grand, dû se plier pour rentrer dans cette petite Renault. À vingt heures ils

arrivèrent à la frontière marocaine. César tenait la carte et guidait Dubois. Ils prirent la direction des carrières de Kenadsa. Elles se situaient à l'entrée du petit village. Ils réalisèrent qu'ils arrivaient en terre inconnue sans plan.

- Tu réalises qu'on est là comme deux chiens dans un jeu de quilles ? dit César.

- Je me sens con.

- Je ne te le fais pas dire. J'espère que Michaud a eu le temps de faire les repérages.

À ce moment-là, des coups de feu éclatèrent. Dubois s'écroula tandis que César se jeta à terre. Il commença à ramper quand il reçut un coup de crosse sur la tempe.

César se réveilla dans une pièce sombre. Il était assis sur une chaise. Son crâne lui faisait horriblement mal. Du sang séché irritait son œil droit. Il essaya de s'essuyer le front quand il constata qu'il était entravé aux accoudoirs de la chaise. Par réflexe, il secoua son corps, mais ses jambes elles aussi étaient attachées.

Il entendit un râle et se souvint que Dubois avait pris une balle.

- Joseph, tu m'entends ? dit-il.

- Personne ne répondit.

- Joseph, c'est toi ?

Toujours pas de réponse. Il ferma les yeux pour que ses autres sens prennent le relais. Outre les gémissements il entendait des paroles dans son dos. Elles étaient si faibles qu'il s'imagina que ses agresseurs se trouvaient derrière une porte. Il ne

comprenait pas ce qu'ils disaient et ne pouvait pas déterminer si c'était de l'arabe ou du russe. Malgré tout, les gens derrière la porte semblaient s'engueuler.

La porte s'ouvrit, César ouvrit les yeux et fut ébloui. Une telle lueur lui fit penser que c'était le matin et que le soleil était levant. Mais il n'avait aucune certitude sinon qu'il avait passé au moins une nuit dans cet endroit.

Il baissa les yeux et constata que c'était bien Dubois qui gisait à ses pieds. Il était lui aussi attaché, mais inconscient. Une tache de sang noir était visible au niveau de son abdomen. César en déduisit que Joseph avait pris une balle dans le ventre mais, vu la couleur du sang, que sa blessure de saignait plus. C'était à la fois une bonne et une

mauvaise nouvelle. Dubois pouvait avoir une hémorragie interne, ce qui était pire que tout.

Les hommes qui entrèrent ne prononcèrent aucune parole. Celui qui semblait être le chef observait César. Il n'était pas bien grand et avait un visage ovale, presque sympathique. Il s'approcha à moins de vingt centimètres et le fixa dans les yeux. Montagni soutint son regard.

- Vous êtes d'origine italienne, commissaire Montagni ?

- Oui. Puisque vous connaissez mon nom, puis-je savoir le vôtre ?

- Ahmed Ben Bella.

César ne réagit pas.

- Vous ne semblez pas surpris ?

- Je devrais ? Votre nom ne me dit rien. J'imagine que vous faites partie de ces

Algériens qui vont mettre sur pied un Front de libération.

- Vous n'avez pas peur ?

- Je n'ai pas tremblé devant les Allemands, je ne vais pas trembler devant des Français.

- Vous êtes courageux.

- Détrompez-vous. Je suis l'homme le plus peureux de la terre. Mais j'ai peur pour ma famille, pas pour moi.

- J'ai fait la guerre en Italie.

- Quelle unité ?

- 5^o régiment de tirailleurs marocains, aux ordres de de Lattre de Tassigny.

- C'est un honneur de rencontrer un ancien combattant. J'imagine que vous avez aussi fait la campagne d'Allemagne ?

- Oui, j'ai été décoré par de Gaulle de la Médaille militaire.

- Cela nous fait un point commun. À moi, il a accroché la médaille de la Résistance.

- J'ai des anciens du 7^o RTA avec moi. Ils m'ont appris vos exploits.

- Pas vous. Ne parlez pas d'exploit. J'ai fait ce qu'un homme digne de ce nom devait faire.

- Modeste, c'est ce que m'a dit ma femme.

- Votre femme ? Je ne comprends pas.

- Vous avez sauvé ma fille avant-hier. Vous lui avez évité le déshonneur ultime.

César fut suffoqué par cette révélation. La petite Raïna était la fille d'un dirigeant de la résistance algérienne contre la présence française.

- Là aussi, je n'ai fait que ce que n'importe quel homme aurait fait.

- Non, commissaire, pas n'importe quel homme, mais un homme d'honneur. J'ai une dette envers vous. Aussi, j'ai décidé que vous ne mourriez pas aujourd'hui. Nous voilà quitte.

César regarda en direction de Dubois.

- Lui aussi vivra, mais pour l'autre c'est trop tard. Il est déjà mort.

- L'autre ?

- Celui qui a tué Messaoud. C'était un ami.

César fut rassuré, il avait eu peur que l'autre soit Padovani. Visiblement ce foutu corse ne s'était pas fait attraper.

- Puis-je vous demander quelque chose ?

- Je vous en prie.

- Vous vous battez pour obtenir votre indépendance. Je respecte cela, mais ne craignez-vous pas qu'en vous alliant avec les

Soviétiques, vous retombiez sur une autre puissance coloniale ?

- De Charybde en Sylla ? Je ne suis pas seul et nous ne sommes pas tous d'accord quant aux alliances que nous devons contracter. Je pense comme vous. Mais nous avons besoin d'armes et de conseillers militaires. Mais vous êtes naïf, commissaire, il n'y a pas que les Russes qui soient intéressés par ce que porte le Bulgare. Tout ce que je peux vous dire, c'est que ce n'est pas nous qui l'avons.

Des cris retentirent à l'extérieur. Un arabe qui se nommait Houari Boumediene entra et dit quelque chose à Ben Bella. Celui-ci s'adressa à Montagni.

- Comme dans les films américains, les indigènes doivent prendre la fuite quand la

cavalerie arrive. Vos sauveurs sont là. Qu'Allah fasse que nous ne nous croisions jamais, sinon je serais obligé de vous abattre.

- À moins que je ne vous tue en premier ; dit César. Rassurez-vous, je ne dirais pas où vit votre famille.

- Ils ont déjà déménagé, mais je vous remercie. Salam César.

- Salam, Hamed.

Les gendarmes de Béchar assiégèrent la carrière. Quelques coups de feu éclatèrent et César entendit des véhicules partir. Cinq minutes plus tard, Padovani entra et se rua vers César.

- Tu vas bien ?

- Oui, occupez-vous en priorité de Dubois. Michaud est mort.

- Je sais, on l'a retrouvé égorgé dans les collines environnantes.

- Et toi, ils ne t'ont pas vu ?

- Quand j'ai entendu les coups de feu, j'ai vu qu'ils ne t'avaient pas tué. J'ai préféré aller chercher les gendarmes. Si je m'étais fait descendre, je ne t'aurais été d'aucune utilité.

- Pourquoi ne sont-ils pas intervenus plus tôt ?

- Nous sommes à la frontière marocaine et les hommes du chef de brigade étaient en patrouille toute la nuit. Il n'a pas voulu venir avec seulement deux gendarmes.

- Il a bien fait.

Les gendarmes s'occupèrent de Dubois. Un maréchal des logis qui avait été infirmier pendant la guerre l'ausculta.

- Chef, il a pris une balle dans le bide et a une hémorragie interne. Il faut l'évacuer à l'hôpital d'Alger le plus rapidement possible.

- Vous êtes le commissaire Montagni ?
demanda le maréchal des logis-chef Tournelle.

- Oui, et lui c'est le commissaire Dubois de la DST.

- Je vais demander une évacuation sanitaire par hélicoptère. Que faisiez-vous ici ?

- Nous sommes en mission, mais je ne peux pas vous en dire plus. C'est secret défense.

- Secret défense ? Vous vous foutez de ma gueule ?

- Non, vous téléphonerez au gouvernement général il vous confirmera.

- Celui qui est mort, c'était qui ?

- Inspecteur Michaud DST. Dubois vient de Paris, Michaud était d'Alger.

- Et vous ?

- Marseille.

- Bordel, je vais devoir faire un rapport. Comment voulez-vous que j'explique mon intervention ? Qui vous a séquestré. ?

- Je l'ignore.

- Vous me faites chier commissaire.

Au bout d'une heure, un Sikorski R5a arriva. Cette version était équipée de deux civières extérieures. Un ambulancier mit une perfusion à Dubois puis il fut harnaché sur une des civières et Michaud sur l'autre. Montagni et Padovani montèrent à l'arrière et ils partirent en direction d'Alger.

Le trajet dura deux heures. Ils atterrirent à l'hôpital militaire. Dubois fut pris en compte immédiatement par les médecins urgentistes.

- Un docteur interrogea César.

- À qu'elle heure a-t-il été blessé ?

- Nous sommes quel jour ?

- Dimanche.

- Il a pris une balle hier vers vingt heures.

- Une seule balle, vous êtes sûr ?

- Oui, je n'ai entendu qu'un coup de feu.

- Qu'est-ce que c'était comme arme ?

- Qu'est-ce que j'en sais ? Je n'ai même pas vu qui nous a tirés dessus.

- Quand avez-vous pris votre dernier repas ?

- Hier midi.

- Merci, allez vous faire soigner.

César fut pris en charge par un infirmier. On lui nettoya sa plaie et lui mit une bande sur la tête.

- Tu verrais ta tronche ; dit Padovani.

- Je suis sûr que je suis toujours plus beau que toi.

- Ça, ce n'est pas difficile.

- Sortons de là, il faut qu'on fasse le point. De toute façon, on ne peut rien de plus pour Dubois.

Ils étaient dans le quartier de Bab El Oued. César regarda autour de lui et se dirigea vers le cimetière.

- Ici, on peut parler.

- Tu es sûr ? Ils ne vont pas nous entendre ? Rigola Padovani en montrant les tombes.

- J'ai menti aux gendarmes.

César raconta à Padovani sa discussion avec Ben Bella.

- Putain, dire que je me suis foutu de ta gueule quand tu as sauvé cette gamine. Si tu n'avais pas fait cela, tu serais certainement mort. Tu dis que ce Ben Bella est une huile chez les indépendantistes.

- Oui, j'ai entendu Dubois dire que c'était leur chef.

- Et qu'est-ce qu'il t'a dit concernant ce Mendeleïev ?

- Qu'il n'avait pas rendez-vous avec eux.

- Donc le contact de Dubois a menti. Il vous a envoyé vers un guet-apens.

- Ça m'en a tout l'air.

- L'enculé, on lui rend visite ?

- Oui, mais je ne le connais pas. Il faut attendre que Dubois se réveille.

- Tu ne veux vraiment me pas me dire pourquoi il est si important ce Bulgare ?

- Je ne peux pas Louis. Je te jure que c'est la mission la plus importante de notre vie.

- Putain, c'est comme si tu me disais que nous allions avoir la bombe atomique.

César regarda Padovani.

- Michaud n'est pas mort tout de suite. Il m'a tout raconté.

- Tu comprends donc pourquoi je ne pouvais rien dire ?

- Oui, César.

- Retournons à l'hôpital.

Dubois resta plusieurs heures au bloc opératoire. À vingt heures, le chirurgien leur dit qu'il était hors de danger.

- Quand pourrons-nous lui parler ?

- Pas avant plusieurs jours.

- On peut se voir dans votre bureau ?

Le chirurgien les entraîna dans le local des internes.

- Nous pouvons parler.

- Vous avez certainement entendu parler d'une insurrection latente ?

- Oui, comme tout le monde, mais je n'y crois pas.

- Sortez de votre cocon docteur. Le commissaire Dubois est de la DST. Nous enquêtons sur Ben Bella. Dubois a un informateur que je ne connais pas. Je dois lui parler au plus tôt.

- Venez demain. Je vous donnerais cinq minutes.

- Merci docteur.

De retour à son hôtel, César fut accueilli par des inspecteurs du SDECE.

- Nous avons des questions à vous poser ?

- Ici ou au gouvernement ?

- Ici, ça ira.

Ils entrèrent dans la chambre de César.

- Nous voulons savoir qui sont ceux qui vous ont séquestré ?

- Je ne sais pas. C'était des Arabes.

- Est-ce que le nom de Ben Bella vous dit quelque chose ?

- Oui, le commissaire Dubois en a parlé.

- Dans quelle circonstance ?

- Dans le cadre de notre mission.

- Quelle est cette mission ?

- Secret défense.

- Vous plaisantez ?

- J'en ai l'air ?

- Nous sommes le secret défense.
- Alors vous connaissez notre mission.

Ne me faites pas chier.

- Que fait l'inspecteur Padovani ?
- Vous êtes militaire ?
- C'est secret défense.

- Vous être très drôle. Admettons que vous soyez militaire. Préféreriez-vous vous battre avec des militaires ou avec des civils ? Padovani et moi étions dans la résistance et nous sommes flics depuis 1947. Je lui ai demandé de venir, car je n'ai pas confiance dans les barbouzes.

- Vous avez de la chance que le général de Gaulle ait encore insisté pour qu'on vous laisse l'affaire. Sinon, vous seriez dans un bateau à l'heure actuelle. Vous continuez la traque de Mendeleïev ?

- Oui. Demain Dubois me donnera les éléments dont j'ai besoin et je m'y remets. Avec mon inspecteur.

- Si dans une semaine vous n'avez pas retrouvé la sacoche, on prend le relais.

- Expliquez-moi une chose. Si vous craigniez vraiment que le Bulgare livre la sacoche au KGB, vous auriez déjà repris l'affaire.

- Premièrement on surveille le KGB et deuxièmement, les renseignements sont cryptés. Ce qui nous intéresse c'est de savoir à qui il va les transmettre.

- Au moins c'est clair.

Le lendemain César retrouva Padovani au restaurant de la poste. Ils retournèrent à l'hôpital. Le chirurgien avait laissé des

consignes pour qu'ils aient cinq minutes avec Dubois.

Quand ils entrèrent dans la chambre, Joseph avait des tuyaux dans le bras et d'autres dans le ventre d'où sortaient des liquides brun rougeâtre.

- Qu'est-ce que vous lui donnez comme anti douleurs ? demanda César.

- Du PCP, on n'a plus de morphine. Tous les stocks sont partis en Indochine. Répondit l'infirmière en sortant.

- Qu'est-ce que tu fais César ?

Montagni tritura les perfusions.

- J'augmente la dose, ça va le faire chanter. Joseph, tu nous entends ?

- César, tu es vivant ?

- Plus que toi en tout cas.

- Où est Michaud ?

- Il s'est fait dessouder. Ton contact au KGB nous a roulés. Ce rendez-vous était un traquenard. Qu'est-ce que tu lui a fait pour qu'il veuille notre mort ?

- En 1941 il a assassiné deux mille juifs en URSS. Les Israéliens aimeraient bien lui mettre la main dessus, mais depuis il a changé de nom et s'est refait une virginité.

- Je veux son nom et le moyen de le trouver.

- Je ne peux pas te le dire.

- Bien sûr que tu peux.

Il augmenta encore le débit de l'antalgique.

- Arrête, tu vas le tuer ; dit Padovani.

- Qui a parlé ? demanda Joseph.

- C'est Michaud, il veut que tu le venges.

- Michaud ? Michaud ? Grégory Gromyko réside au boulevard Thiers. Sa

couverture est un salon de coiffure pour homme.

- Merci Joseph, repose-toi.

- Remets en position la perf ; dit Padovani.

- Putain, tu as raison.

César alla trouver l'infirmière en chef.

- Nous partons, madame, on vous remercie. Dites-moi, Joseph Dubois est juif. Il a souhaité avoir la visite d'un rabbin. Où puis-je ne trouver un ?

- Allez à la caserne d'Orléans et demandez le rabbin Léon Ashkénazi.

- Merci.

Une fois sorti de l'hôpital, Louis demanda.

- Il est juif Dubois ?

- Non, mais j'ai eu une idée. Ne pose pas de questions, je suis en roue libre.

À l'entrée de la caserne, Montagni resservit son bobard et le chef du poste de garde fit appeler le Rabbin.

- Bonjour messieurs, que puis-je pour vous ?

- Bonjour monsieur le rabbin, nous avons besoin de vous, mais on ne peut pas parler ici.

- Venez, j'ai un bureau au mess officiers, nous y seront tranquilles.

- Monsieur, comment dois-je vous appeler ?

- Appelez-moi Léon, je vois bien que vous n'êtes pas juifs.

- Je suis le commissaire Montagni et voici l'inspecteur Padovani.

- Vous êtes nouveaux à Alger ?

- Nous venons de Marseille.

- Fichtre, que faites-vous en Algérie ?

- Nous sommes en mission, mais c'est secret défense. Même à vous je ne peux pas en parler.

- Alors que pouvez-vous me dire ?

- Hier, nous sommes tombés dans un traquenard à Béchar. Un autre commissaire venant de Paris a été grièvement blessé et un inspecteur d'ici est mort.

- J'en ai entendu parler.

- Comment ?

- Votre ami est à l'hôpital militaire. Les aumôniers, nous visitons les blessés, c'est notre travail.

- Bien sûr. J'ai une demande particulière.

- Rien ne peut me surprendre.

- Je souhaiterais entrer en relation avec la Haganah.

- Quoi ?

- Je pense que vous avez bien compris.

- Et vous pensez que je connais quelqu'un des services secrets israéliens ?

- Le contraire m'étonnerait.

- Je ne peux pas vous donner ce genre de renseignement, pour autant que je le détiens.

- En 1941 deux mille juifs ont été exterminés par l'armée rouge. Le responsable est actuellement à Alger. C'est lui qui nous a envoyés à la mort hier. Je n'ai pas les prérogatives pour l'arrêter. J'ai besoin d'aide.

Le SDECE ne m'aidera pas, car l'individu en question fait partie du KGB.

- Où peut-on vous joindre ?

- À midi nous déjeunerons au restaurant de la poste.

- De grâce, oubliez cette conversation.

- Quelle conversation ?

À une heure de l'après-midi, César commençait à désespérer.

- Tu croyais vraiment que les services secrets israéliens seraient venus à notre secours ?

- Combien de fois tu m'as vu faire des choses impensables pendant la guerre ?

- À cette époque-là, nous avions nos armes et un seul ennemi.

- Tu as bien vu ce qui s'est passé à la libération. Les différents groupes de

résistances se sont entretués. Sans de Gaulle nous aurions eu une guerre civile. Ce qui se passe ici et avec nous, c'est la même chose. Nous pensons faire ce qui est juste, mais naviguons entre des partis qui n'ont pas les mêmes ambitions.

- On demande monsieur Montagni au téléphone ; dit le barman.

César accourut et prit le combiné.

- Commissaire Montagni ?

- Oui.

- À cent mètres à gauche il y a la maison des étudiants. J'aurais une cravate rouge.

- J'arrive.

- Attendez, un couple déjeune à côté de vous. Homme en costume sombre et femme en tailleur beige. Ils sont du SDECE. Dites à votre inspecteur de les retenir.

- Pas de problèmes.

César se rassit.

- C'était qui ?

- Le curé de Cucugnan ; répondit-il avec un clin d'œil.

- Il va bien ?

- Tu vois le couple à droite ?

- Oui.

- Je vais aller pisser. Tu me les occupes.

- Carte blanche ?

- Carte blanche.

César se leva et alla aux toilettes.
Padovani appela le serveur.

- Garçon, j'ai trouvé un cheveu dans mon assiette.

Il se leva et prit à témoin les autres clients.

- C'est un scandale, on vous fait manger des cheveux. Il prit son assiette et la montra. Il se dirigea vers la table du couple, trébucha et les restes de tajine se déversèrent sur le tailleur clair de la jeune femme.

- Je suis désolé. Laissez-moi vous aider.

Il ramassa une serviette pour essuyer la veste de la demoiselle. Au passage il renversa la tasse de café de l'homme qui coula sur son entre-jambes.

Ce dernier fit mine de porter un coup à Louis. Il se retint, mais c'était trop tard, car le corse lui mit son poing à la figure. Le pauvre garçon s'écroula net et la jeune fille partit en courant.

Padovani alla s'excuser auprès du patron du restaurant et donna un bon pourboire au serveur.

César arriva à la bibliothèque de la maison des étudiants et se dirigea vers l'homme à la cravate rouge. Il se déroba vers un cabinet de lecture à l'écart.

- Commissaire Montagni ?

- Oui, à qui ai-je l'honneur ?

- Appelez-moi David. Vous avez des renseignements sur le boucher de Fântâna Albă?

Le massacre de Fântâna Albă a eu lieu le 1er avril 1941, près d'une région roumaine de Moldavie qui fut occupée par l'URSS le 28 juin 1940.

Les troupes de la police politique de l'Union soviétique, appelée NKVD, ont massacré ici entre deux milles et quatre mille civils, essentiellement des juifs, fuyant

l'occupation soviétique vers la Roumanie. Ces massacres furent qualifiés de Katyn roumain.

- Oui, mais j'ai surtout besoin de le faire parler.

- Expliquez-vous.

- Je vous donne l'adresse de cet homme, vous l'embarquez et vous me laissez lui parler. Il détient des renseignements dont j'ai besoin. Ensuite il est à vous.

- Ce n'est pas comme cela que l'on fonctionne.

- Pas de problème, je vous souhaite bonne journée.

Et César se leva et partit.

- Commissaire, revenez. Repartons sur de bonnes bases. Pourquoi ne l'arrêtez-vous pas vous-même ?

- Premièrement parce que je suis un flic de Marseille. Je n'ai donc aucune prérogative à Alger. Deuxièmement notre homme est un citoyen soviétique. Vous imaginez le bordel si cela se sait.

- Et vous pensez que nous pouvons l'embarquer sans que cela se sache ?

- Oui. Vous avez une réputation.

- Quels sont les renseignements qu'il détient ?

- J'enquête sur un meurtre à Marseille. Le coupable est un certain Mendeleïev. Notre homme sait où il se cache.

- Vous êtes au courant que ce Mendeleïev est un agent de renseignement bulgare ?

- Oui, et je m'en branle. Il a assassiné un Français dans ma circonscription. Alors même si c'est la reine d'Angleterre, je vais lui mettre la main dessus. Avec ou sans vous,

mais je sais que vous voulez le Russe plus que moi.

- OK, on va vous aider.

- J'ai votre parole ?

- Vous avez ma parole. On l'embarque, on vous dit où on le détient, vous le faites parler et on s'en va avec.

- Il s'appelle Grégory Gromyko. Il tient est un salon de coiffure pour homme, boulevard Thiers.

- C'est un agent du KGB.

- Je sais, cela vous pose un problème ?

- Non au contraire, dit l'Israélien avec un sourire. On va le faire parler nous aussi. Rendez-vous demain ici même à neuf heures.

De retour à l'hôtel de la poste, Padovani investit la chambre de Dubois. Il demanda à

la réception de faire changer les draps et alla trouver Montagni.

- Tu es sur de ton coup avec les services de renseignements israéliens ?

- Absolument pas, mais nous n'avions pas d'autre solution.

- Et s'ils se tirent avec le russe ? Tu ne crois pas qu'on s'est fait assez baiser depuis le début de cette enquête ?

- J'ai confiance en ces gens. Premièrement c'est un peuple qui a beaucoup souffert et ils connaissent la valeur d'une parole donnée. Deuxièmement, ils savent tout de nous, donc ils doivent savoir qu'on a combattu les Allemands. Cela signifie beaucoup pour eux.

- Il n'empêche que nous ne sommes pas des espions. Nous sommes des flics, on ne connaît rien de ces gens et de leurs méthodes.

- Justement, pour eux nous ne sommes pas une menace, donc ils n'ont aucune raison de ne pas nous faire confiance. Néanmoins, demain tu me fileras quand je serai avec les Israéliens. Révise tes dons de fantôme, car ils vont certainement vérifier qu'ils ne sont pas suivis.

À sept heures le lendemain, Gromyko arriva à son salon de coiffure. Une camionnette stoppa net et trois hommes en sortirent. Ils attrapèrent le Russe et le jetèrent à l'intérieur du véhicule. Cela ne prit pas plus de dix secondes. Personne dans la rue ne vit quoi que ce soit. Néanmoins, les Israéliens firent plusieurs fois le tour du quartier de la Hama pour être sûrs que personne ne les suivait, puis ils se dirigèrent vers l'école de Birmandreis.

À neuf heures, David récupéra César à la maison des étudiants et ils filèrent vers le nord. Après la caserne Marguerite, David dit à César de mettre un bandeau sur les yeux et de se coucher à l'arrière de la Chevrolet Météor.

Ils roulèrent ainsi pendant une demi-heure durant lesquelles l'Israélien fit plusieurs détours avant de sortir d'Alger.

Padovani qui avait « emprunté » une voiture eut toutes les difficultés du monde à ne pas se faire repérer.

Ils sortirent de la voiture et David guida César toujours aveugle.

La localité de Birmandreis au sud d'Alger était à l'origine un simple puits creusé par les nomades sur l'oued Kniss. Les colons français

y bâtirent une ville en 1831 au moment de la construction de la route de Blida.

À l'intérieur de l'école, le juif dit à César qu'il pouvait retirer le bandeau.

- Vous ne me faites pas confiance ?

- Nous ne faisons confiance à personne ; dit David. Israël a des ennemis dans le monde entier.

- Venez, nous avons préparé votre homme.

- Préparé ?

- Oui, nous ne torturons pas. Il existe des produits qui aident les gens à parler.

- Je sais, j'ai un peu augmenté la dose de PCP de Dubois pour qu'il me donne le nom de cet homme.

- Nous utilisons de la kétamine. C'est du PCP, mais légèrement modifié. Vous allez

rire, c'est un Allemand qui a réussi cette synthèse. Y a pas à dire, rien ne vaut un savant allemand, surtout mort.

Ils entrèrent dans une salle de classe. César fut surpris, mais après tout nous étions en pleines vacances scolaires, donc ce lieu était désert. César s'approcha de Gromyko et commença à lui parler.

- Bonjour Grégory, je m'appelle César.

- Ce n'est pas possible, vous êtes mort ; dit le Russe en rigolant.

- Ça a l'air de bien marcher votre produit, il n'essaye même pas de me mentir ; dit César à David.

- Non, c'est génial.

- Grégory, tu nous as envoyé dans un piège Dubois et moi.

- Joseph me menaçait de me donner aux juifs, je ne pouvais pas le laisser vivant. Vous savez ce qu'ils vont me faire s'ils m'attrapent ?

César regarda David d'un air interrogateur qui lui fit non de la tête. Gromyko ne savait pas qui l'avait attrapé.

- Moi, je me fous des juifs, Grégory, ce que je veux c'est Mendeleïev. Dis-moi où il se cache et tu seras chez toi cet après-midi.

- C'est la sacoche que tu veux, mais le KGB la veut aussi. Cet enfoiré de Bulgare a contacté les Américains. Nous lui avons promis un million de francs, mais il en veut dix. Les Américains sont prêts à les lui donner. Alors il se cache.

- Et toi tu ne sais pas où ?

- Si, je sais ; rigola-t-il encore une fois. Quand il aura l'argent, je le récupérerai et

lancerais le KGB sur la piste des Américains. Tout est prévu. Ils n'iront pas loin. Moi oui, avec dix millions.

- Tu vas me dire où il se cache. Je récupère la sacoche et le gouvernement français te donnera les dix millions.

- La France est pauvre, elle ne donnera pas dix millions.

- Tu te trompes Grégory. Tu seras payé avec l'argent du plan Marshall. Avec de l'argent américain. Tu ne trouves pas ça drôle ?

- Oui, très drôle. Je veux l'argent d'abord.

- Tu préfères les Israéliens ?

- Non, pas les juifs. Ils vont me pendre.

- Mon ami ici présent est le directeur de la banque d'Alger. Tu me dis où se cache

Mendeleïev et il va te chercher tes dix millions.

- Tu me le jures ?

- Je te le jure sur la tête de Staline.

- Attention, il est mort, mais il peut encore faire du mal.

- Je sais et c'est pour cela que je ne peux pas mentir.

- Mendeleïev est à Blida, à l'hôtel le cinéma.

- Vous avez un code pour entrer en contact ?

- Tu l'appelles et tu lui dis : Maritsa. C'est une rivière de chez lui.

- Merci Grégory, tu vas dormir un peu puis on te ramènera chez toi.

César et David sortirent de la salle de classe.

- Comment être certain qu'il ne va pas encore m'envoyer au casse-pipe ?

- Ce produit est sûr. Il ne vous a pas menti et à son réveil, il ne se souviendra de rien. Il y a quoi dans cette sacoche ?

- J'imagine que vous le savez déjà. Il y a les plans d'un nouveau char, l'AMX 50, un monstre. Grâce à ce char, la France rivalisera avec les Russes.

- Vous me mentez commissaire, mais je respecte cela. Israël aussi veut se doter de la bombe atomique. Mon pays, contrairement aux USA et à l'URSS, pense que plus nous serons nombreux à la détenir, moins il y aura de chance que l'on s'en serve. Cela s'appelle la dissuasion.

- Je ne sais pas, j'ai fait mon service militaire dans l'artillerie sol-air.

- Ne faites pas le modeste, commissaire. Nous connaissons votre pédigrée. Remettez votre bandeau, je vous ramène.

De retour à Alger, César retrouva Padovani.

- Putain, j'ai eu du mal à te suivre, mais ils t'ont emmené dans l'école communale de Birmandreis.

- C'était loin, nous avons roulé pendant combien de temps ? Je dirais une demi-heure.

- En fait, ils ont tourné en rond. Birmandreis est collé à Alger.

- J'ai vu Gromyko. Ils l'avaient drogué. Mendeleïev est à Blida. J'ai son adresse.

- Ok, on y va, mais à Béchar vous vous êtes démerdés comme des branques. Cette

fois-ci il va falloir adopter les mêmes méthodes que dans la résistance ; dit Louis.

- J'ai mon idée.

Le lendemain, ils retournèrent à la casbah. Ils achetèrent des vêtements autochtones, un burnous pour César et une kechabia pour Louis. Tous deux ajoutèrent un sarouel. Comme couvre-chef, César acheta une chéchia et Louis un keffieh. Aux pieds ils optèrent pour des beys fermés, les babouches n'étant pas pratiques en cas de bagarre.

Dans un concessionnaire ils acquirent une vieille Juva 4, version fourgonnette.

- Dis-moi, comment tu vas faire passer ces dépenses auprès du directeur de la PJ ? demanda Louis.

- J'ai dix millions de raisons.

- Explique.

- Avec un peu de chance, nous attraperons Gromyko, la sacoche et un joli pactole que les Américains doivent lui donner pour récupérer les plans.

- C'est plus de la chance, c'est un miracle que tu demandes.

Ainsi accoutrés, ils prirent la direction de Blida. À Beni Mered ils achetèrent des vieilles poules en fin de vie et des clapiers. César demanda à Louis de faire comme lui. Ils ramassèrent des poignets de poussières et salirent copieusement leurs habits. Ils finirent en se frottant le visage.

- Ça me rappelle mes classes ; plaisanta Padovani.

- Ouais, sauf que là les balles ne sont pas à blanc.

À Blida, ils se garèrent place du marché indigène et continuèrent à pied. C'était la seconde ville du département d'Alger et la plus importante garnison militaire.

- Le Russe m'a dit que Mendeleïev était à l'hôtel du cinéma, dit César.

- Je crois que tu n'as pas pensé à quelque chose. On ne peut pas demander notre chemin, sinon tout le monde va savoir qu'on n'est pas arabe.

- Merci monsieur Michelin. J'ai acheté un plan de la ville. On est ici, l'hôtel est là, place de Verdun. On va grenouiller un peu pour renifler l'atmosphère.

Ils firent le tour des environs et ne repèrent aucun observateur planqué. Puis ils retournèrent à leur voiture. Ils s'arrêtèrent

devant l'hôtel et y rentrèrent avec les clapiers. Le réceptionniste, un Français tenta de les chasser. César fit mine de ne pas comprendre ce qu'il disait et lâcha les poules dans le hall d'entrée.

Les volatiles enfermés depuis plusieurs heures s'égayèrent dispersant leurs plumes. Les employés de l'hôtel commencèrent à courir après elles pour les rattraper. César en profita pour vérifier sur le tableau de service quelles clefs manquaient. Une seule chambre avait l'air d'être occupée. C'était l'heure du diner et tous les autres clients devaient se trouver au restaurant.

Le commissaire lança un sifflement strident et commença à grimper les marches vers le deuxième étage. Le raffut des gallinacés et des employés de l'hôtel couvrit les bruits de leurs pas. César arriva devant la

porte de la chambre 204 et sans attendre une seconde l'enfonça d'un coup d'épaule.

Mendeleïev était en train de diner dans sa chambre quand la porte d'entrée volât en éclat. Il tenta d'attraper son pistolet, mais Padovani lui sauta dessus. Le Bulgare très aguerri au combat corps à corps évita Louis en reculant et réussit à lui mettre un coup de boule. Le corse encaissa, mais bloqua quand même les bras de son adversaire. Le tueur riposta en lui assénant un coup de genou dans les couilles. Padovani s'effondra quand César saisit la chaise et la fracassa sur la tête de leur rival.

Aussitôt, ils ôtèrent les cordons du rideau et attachèrent Mendeleïev. César fouilla la chambre pendant que Padovani reprenait ses esprits. Sous la baignoire, il

trouva une sacoche. Il vérifia son contenu et y trouva les dix millions de francs. Les plans de Messeguer avaient disparu.

- Réveille-le.

- Tu n'as pas pitié pour mes joyeuses.

- Les plans ont disparu. Nous sommes arrivés trop tard. Il faut qu'il nous dise à qui il les a donnés.

- Tu as trouvé les millions ?

- Oui.

- Donc il les a donnés aux Amerloques.

- Il nous faut une confirmation, on se fait couillonner depuis le début, il est temps que l'on reprenne l'initiative.

Padovani sortit remplir le broc de toilette dans les sanitaires du couloir. Il versa le contenu sur le visage du bulgare. Mendeleïev s'étrangla et toussa puis rouvrit les yeux.

- Qui êtes-vous ?

- La Haganah. Chalom Victor.

- Que me voulez-vous ? Je n'ai jamais fait de mal à un juif. Même pendant la guerre j'ai toujours refusé de prendre parti aux massacres des Russes et des nazis.

- Parce que tu as collaboré avec les deux, enfoiré.

- Oui, il fallait que je survive.

- Et maintenant, tu veux vivre ?

- Oui, demandez-moi tout ce que vous voulez.

- À qui as-tu vendu les plans de Messeguer ?

- Au KGB.

César mit un coup de pied dans les couilles de Mendeleïev.

- Ça c'est pour mon camarade ici présent et pour ton mensonge. Le KGB t'offrait un

million et dans la sacoche, il y a dix millions. Nous avons tué Gromyko pour avoir ces renseignements, alors ment-moi encore une fois et tu vas le rejoindre.

Quand le bulgare entendit que les Israéliens connaissaient son contact au comité et qu'il était mort, il comprit qu'ils ne rigolaient pas.

- Ce sont les Américains. J'ai vendu les plans à Fergusson.

- Je veux les récupérer. Tu vas nous aider à retrouver ce Fergusson. Il est parti à quelle heure ?

- Vous l'avez raté de peu. Une demi-heure je dirais.

- T'a-t-il dit où il comptait se rendre ?

- Sa voiture était garée devant. Je l'ai entendu dire à son chauffeur qu'ils allaient à Tanger.

- Au Maroc ?

- Oui, de là il va surement prendre un bateau pour l'Espagne. Les plans sont cryptés, la CIA n'a pas de moyens techniques suffisants en Algérie. À Madrid, il pourra craquer les codes.

- Tu veux récupérer les dix millions ?

- Cela ne se demande même pas.

- Tu vas nous aider à rattraper ce Fergusson, ainsi nous aurons les plans et toi la vie sauve et dix millions.

- Pas de problèmes.

- Tu as quoi comme voiture ?

- Une traction gonflée. Elle a un moteur Ford V8 et roule à 140.

- OK, ça ira. Ça ne te gêne pas si tu restes attaché ?

Les deux commissaires retirèrent leurs vêtements indigènes. En dessous ils avaient gardé leurs costumes.

Ils montèrent dans une Citroën 22 noire cabriolée. Padovani prit le volant et César se mit à l'arrière avec Mendeleïev les mains liées dans le dos.

- Elle ressemble à quoi la voiture de l'américain ?

- Une Chevrolet Bel-Air rouge avec le toit blanc.

Pendant que Louis roulait à tombeau ouvert, César consultait une carte Michelin de l'Algérie.

- D'après toi, ils vont passer la frontière à Zouj Beghal ou à Anfir ?

- On voit qu'Israël est en froid avec le Maroc. À Zouj Beghal, les douaniers sont des

pourris. Pour mille dirhams, tu passes la frontière sans aucun contrôle. À partir d'Anfir, ce sont des militaires qui gardent les points de contrôle, c'est trop près de la cote. Le Maroc ne veut pas que des armes soient acheminées par chez eux pour équiper le Front de libération de Ben Bellah.

- Que sais-tu de ces insurgés ?

- Israël s'intéresse aux affaires françaises ?

- Israël protège les populations juives partout où elles sont implantées.

- De ce que je sais, les Algériens n'ont rien contre les juifs. Les séfarades sont présents au Maghreb depuis la nuit des temps. Les insurgés comme tu les appelles veulent que les juifs s'allient avec eux pour chasser les Français.

- Est-ce que le KGB est impliqué ?

- Moscou veut étendre le communisme en Afrique. Le roi du Maroc leur ferme les portes alors l'Algérie est une bonne occasion de s'implanter. Mais, les Américains ne sont pas contre le fait de réduire la puissance de la France. Alors si elle veut se doter de l'arme nucléaire, ils feront tout ce qui est en leur pouvoir pour les en empêcher. D'ailleurs, je croyais qu'Israël était un allié des Américains. Pourquoi voulez-vous récupérer ces plans ?

- Pour la même raison que la France. Quand nous aurons la bombe atomique, nous serons indépendants des États-Unis.

- Ne te vexe pas, mais les juifs, vous êtes de sacrés pourris.

César lui mit un crochet au menton.

- Je ne me vexe pas.

À Sidi Bel Abbes ils s'arrêtèrent faire le plein. Une voiture de gendarmerie s'arrêta à côté d'eux pour voir cette traction rare. Un des gendarmes vit que le passager de droite était attaché. Il dégaina son arme et demanda à ce que Montagni sorte de la voiture les bras en l'air.

- On se calme, maréchal des logis ; dit César. Je suis de la police. Je vais vous montrer ma carte.

Lentement, il sortit sa carte tricolore.

- Je suis le commissaire Montagni. Nous venons d'Alger et nous raccompagnons cet homme à la frontière marocaine.

Le gendarme baissa son arme et César demanda à lui parler à l'écart.

- Je suis en mission pour le compte du gouvernement général. Je souhaiterais

téléphoner rapidement. Nous sommes à la poursuite d'une Chevrolet rouge. Les occupants sont des activistes du Front de libération. Cet homme à l'arrière est leur contact. Il doit nous permettre d'appréhender Ben Bellah.

- La gendarmerie est à cent mètres. Suivez-moi.

César passa son coup de fil.

- Madame, passez-moi la DST à Alger.

Le gendarme sursauta quand il entendit le mot DST.

- Je suis le commissaire Montagni. Je travaille avec le commissaire Dubois. ...

Oui, je sais qu'il est à l'hôpital, j'étais avec lui quand il a été blessé à Béchar. Qui le remplace ?...

Passez-le-moi.

- Ici l'inspecteur Labourdette. Vous êtes le commissaire Montagni ? Bordel où êtes-vous ?

- Vous êtes au courant de l'affaire ?

- Oui, le commissaire Dubois m'a tout expliqué. Il est furieux que vous l'ayez drogué.

- On s'en fout. Écoutez-moi bien. Je suis à la gendarmerie de Sidi Bel Abbes en compagnie de Mendeleïev. Je suis à la poursuite de celui qui a la sacoche. Il faut bloquer la frontière avec le Maroc entre Zouj Beghal et Anfir. Et il nous faut des armes.

- Passez-moi un gendarme.

- C'est pour vous.

Le gendarme prit le combiné et se mit presque au garde à vous quand l'inspecteur

lui parla. Quand il eut fini, il s'adressa à César.

- Nous avons ordre de vous donner des armes et toute l'assistance dont vous avez besoin.

- Qu'est-ce que vous avez ?

- Des PM et des FSA.

- OK, je prends deux de chaque, deux cents munitions de 9 mm et 100 de 7,5. Vous me suivez à une distance de un kilomètre. Nous allons à Zouj Beghal. Les occupants de la Chevrolet sont dangereux et armés. J'ai l'intention de les coincer avant la frontière. Si ça pète, vous avez l'autorisation les abattre sans sommations. Si mon inspecteur et moi-même sommes tués, il faudra récupérer des plans dans la Chevrolet et les remettre à l'inspecteur Labourdette de la DST en

personne. Interdiction formelle de lire ces plans. Compris ?

- À vos ordres monsieur le commissaire.
Et l'homme qui est avec vous ?

- Vous l'abattez aussi. Je repars tout de suite, alors ne traitez pas.

César ressortit de la gendarmerie laissant le maréchal des logis sans voix. Padovani avait fini de faire le plein et attendait Montagni moteur tournant.

- Tiens, je t'ai pris de l'eau et un jambon beurre.

- Du jambon ? dit Mendeleïev, alors vous n'êtes pas juifs.

- Et non, ducon, je suis commissaire à la PJ de Marseille. Tu as le bon jour de Gigi.

Le Bulgare comprit qu'il ne sortirait pas libre de cette aventure et commença à ruer. César le calma d'un uppercut qui le mit KO pour un bon bout de temps.

- On devrait s'en débarrasser ; dit Padovani.

- Nous n'avons pas combattu les nazis pour agir comme eux. Il ira aux assises et il sera guillotiné.

- Je ne vois pas de différence.

- Ma conscience en voit une.

Vers minuit, ils arrivèrent à Maghnia dernière ville digne de ce nom avant la frontière. Ils traversaient le carrefour principal quand Padovani freina brusquement. César fut projeté en avant en Mendeleïev roula sur le sol de la berline.

- Qu'est-ce que tu fous bordel ?

- Regarde à droite.

Devant la banque était garée une voiture américaine de couleur rouge.

- Je n'y connais pas grand-chose en bagnoles, mais combien de chance il y a pour que deux voitures de cette couleur croisent notre route ?

- Bordel, ce sont eux ?

- Je descends, tu recules de vingt mètres et tu interceptes les gendarmes.

César s'approcha discrètement de la voiture et toucha le capot. Il était encore tiède. À cette heure-ci, ils ne s'étaient certainement pas arrêtés pour retirer de l'argent à la banque. Il chercha donc un hôtel. À cent mètres au nord, il repéra l'hôtel de Paris. La rue était en travaux et c'était

certainement pour cela que les Américains avaient laissé leur voiture devant la banque.

- Ils n'ont certainement pas fait la guerre ces deux cons ; se dit César.

La première chose à laquelle il aurait pensé était de planquer la bagnole.

Il entra dans l'hôtel et le réceptionniste lui dit qu'il était complet. Montagni sortit sa carte de police et demanda :

- Je suis à la recherche de deux Américains. Sont-ils chez vous ?

- Oui, commissaire, ils ont pris la dernière chambre. Un lit double, pour moi ce doit être des PD.

Le réceptionniste avait l'accent chantant du sud de la France.

- Vous n'êtes pas pied noir, avec votre accent ?

- Peu chère, non, je suis de Marseille.

- De quel quartier ?

- De la belle de mai. Vous connaissez ?

- Et oui, je suis de l'évêché.

- Je savais bien que votre nom me disait quelque chose. Oui, le commissaire qui a arrêté les frères Guerrini.

- Oui, Gaston Deferre m'en veut encore.

- Oh, depuis qu'il est maire de Marseille, il n'est plus leur avocat.

- Non, mais on était dans la résistance ensemble, alors quand il a su que c'était moi qui les avais arrêtés, il a faillir mourir de rire. C'est pour cela qu'il m'en veut.

- Ils s'en sont tirés.

- Et oui, ils ont restitué les diamants de l'Aga kan et comme par hasard, ils ont été déclarés innocents.

- Dites, qu'est-ce que vous leur voulez à ces Américains ?

- Je dois les arrêter.

- Vous n'allez pas faire ça dans mon hôtel. ?

- Non, c'est trop risqué. On va leur tendre une embuscade quand ils sortiront. Vous faites les petits déjeunés ?

- Non, j'ai un accord avec le restaurant d'à côté. Ils servent à partir de six heures.

- Très bien, est-ce qu'il y a une sortie de service ?

- Oui, bien sûr.

- Montrez-moi...

OK, je vais mettre deux gendarmes au cas où ?

- Vous avez un endroit pour planquer ?

- Non je débarque à l'instant.

- Je vais vous prêter ma loge. Vous serez au meilleur endroit. Je dormirais ici sur ma chaise.

- Vous êtes bien aimable.

César ressortit et donna ses ordres aux gendarmes qui récupérèrent Mendeleïev. Avec Padovani, ils rejoignirent l'hôtel. Au passage Louis mit un coup de canif dans les pneus de la Chevrolet.

À cinq heures du matin, ils se planquèrent dans les fourrés du jardin public. De là, ils avaient une vue imprenable sur la voiture rouge.

- On a bien fait de venir si tôt, ils sont là ; dit Padovani.

Mortimer Fergusson et son chauffeur arrivèrent à leur voiture. Voyant que les

pneus étaient à plat, l'agent de la CIA dégaina son colt 45. Montagni sortit de sa planque, les braquant de son PM.

- Monsieur Fergusson, police française, lâchez votre arme et gardez les mains en l'air.

Le chauffeur envoya une rafale avec sa Tompson. César plongea au sol et riposta immédiatement. Louis prit trois balles de 11,43 dans le thorax.

Les deux Américains s'écroulèrent. Fergusson mourut d'un coup dans la tête et le chauffeur reçut une rafale dans la jambe qui lui sectionna l'artère fémorale. Il se vida de son sang rapidement.

Pendant ce temps, les gendarmes alertés par les coups de feu se ruèrent au secours des policiers. Mendeleïev en profita pour sauter à l'extérieur du panier à salade. Le maréchal des logis à qui Montagni avait dit d'abattre le

Bulgare en cas de coup dur, se tourna et tira.
Victor Mendeleïev mourut sur le coup.

Pendant le coup de feu, César entendit Louis Padovani hurler. Dès que le sifflement des balles cessa, il se précipita vers son ami. Louis saignait abondamment et avait du mal à respirer. Montagni prit le couteau de Louis, découpa des bandes de sa veste ainsi que des carrés de tissu. Il fit trois pansements compressifs qu'il fixa fortement avec les bandes.

Quand les gendarmes arrivèrent, il leur hurla d'aller prévenir les secours. L'hôtelier ayant entendu les tirs prévint le médecin de Maghnia.

Le maréchal des logis ramassa le cartable de Fergusson.

Le docteur Dinan arriva en courant et auscultait Louis.

- Vous avez fait ce qu'il fallait pour l'instant, mais il faut l'évacuer en urgence à Alger. Allons chez moi, on va téléphoner et essayer de le maintenir en vie.

Au cabinet du docteur, César rappela l'inspecteur Labourdette et lui dit de renvoyer un hélicoptère en urgence.

Le toubib mit une perfusion à Louis.

- Ce sérum ne suffira pas. Il lui faut une transfusion sanguine. Vous connaissez son groupe sanguin ?

- Non, mais je suis O négatif.

- Si cet homme survit, vous lui aurez sauvé la vie.

- Il le mérite.

Le docteur préleva du sang à César et le transfusa à Louis. Il demanda au gendarme de presser la poche de sang pour accélérer le mécanisme.

Louis râlait dramatiquement. Sa respiration était sifflante.

Dinan l'ausculta et constata qu'un de ses poumons avait collapsé. Il enleva le pansement compressif du poumon gauche, prit un gant en latex, obstrua la plaie et remis une bande.

- Vous lui mettez une rustine docteur ?
demanda César.

- C'est le principe. Le poumon ne se gonfle plus à cause de la prise d'air. En bouchant la plaie, on lui permet de fonctionner encore. On ne s'imagine pas à quel point nous avons besoin de nos deux poumons.

- C'est un coriace, il va s'en sortir.
- Vous vous connaissez depuis longtemps ?
- 1940, la résistance.
- Il a de la famille ?
- Non, ce con a un caractère de cochon. Il ne s'est jamais marié.
- Vous êtes un peu sa famille.
- Ma fille l'appelle tonton. Il ne faut pas qu'il meure.

À l'extérieur, on entendit l'hélicoptère se poser. Le deuxième gendarme guida les brancardiers chez le docteur. Ils attachèrent Padovani sur une civière et les quatre hommes le transportèrent.

César monta à bord, quand le maréchal des logis lui tendit le cartable de Fergusson et la sacoche de Messeguer.

- Putain merci, j'avais oublié. Vraiment merci. Vous aurez de mes nouvelles.

À Alger, Louis fut opéré en urgence absolue. César resta à l'hôpital jusqu'à ce que le chirurgien vienne lui dire que son ami était tiré d'affaire.

- C'est le deuxième patient que vous m'amenez, commissaire.

- C'est fini, je vous le jure. Je rentre à Marseille dès que mon inspecteur sera transportable.

- Le porte-avions Arromanches retourne à Toulon dans une semaine. Ils ont un hôpital à bord. Je pense qu'il pourra rentrer.

- Je vous remercie docteur.

Labourdette mis au courant des aventures de César arriva à l'hôpital.

- Commissaire, avez-vous récupéré les plans ?

- Oui inspecteur. Padovani va bien puisque vous le demandez. Tenez, prenez ces plans.

- Qu'est devenu Mendeleïev ?

- Il est mort d'une balle perdue pendant la bagarre avec les Américains.

- À ce sujet, dans mon rapport j'indiquerais que vous avez eu une altercation avec un groupe d'insurgés venus du Maroc.

- Comme ça on ne se fâche pas avec nos amis américains.

- Vous avez tout compris.

- Comment vous allez expliquer les deux cadavres ?

- Quels cadavres ?

- Bordel, vous êtes aussi pourris que les SS.

- Nous nous battons pour la France.

- Eux aussi ils se battaient pour leur pays.

Je vais me coucher, demain si vous me cherchez, je serais ici. J'irais rendre visite à Dubois.

César rentra à son hôtel. En trois jours, il n'avait dormi que quatre heures. Il s'effondra sur son lit encore habillé.

À son réveil, il eut la mauvaise surprise de voir un arabe armé à côté de son lit.

- Tu es réveillé sahib ?

- Oui, ou alors tu es dans mon cauchemar.

- Tu dois venir avec moi.

- Et si je refuse.

- Je t'attache et je te porte sur mes épaules comme un mouton.

César leva les bras et précéda le berbère dans le couloir. Dehors, une calèche couverte les attendait. Le véhicule s'ébranla à travers des ruelles. César reconnut des odeurs et se dit qu'il était à nouveau dans la Casbah. Bizarrement il n'avait pas peur. Dès le réveil il s'était dit que si l'arabe avait voulu le tuer, il serait déjà mort.

La calèche s'arrêta devant une madrasa. César descendit et son accompagnateur lui dit de retirer ses chaussures. Ils pénétrèrent dans un lieu de prière. Un homme l'attendait devant un bassin d'ablution.

- Salam commissaire Montagni.
- Salam Ahmed. La paix soit avec vous.
- Allah est grand. Il vous a gardé en vie.
- Permets-moi de penser que c'est un pistolet mitrailleur qui m'a gardé en vie.

- Tu n'es pas croyant César ?

- Non, avant la guerre j'étais communiste. Pendant la guerre j'ai vu trop de morts. Comment un dieu a-t-il pu faire cela ? Je respecte toutes les religions, mais je n'ai jamais eu la foi.

- Et pourtant tu as sauvé ma fille.

- Je veux croire en la bonté.

- La religion, ce n'est que cela.

- Vous allez vraiment vous battre pour l'indépendance ?

- Oui César. Cela fait cent vingt ans que l'Algérie est sous la domination française. Le Maroc et la Tunisie ont obtenu leur indépendance. Ici, ils ont fait de nous un département français. Mais ils n'ont pas fait de nous des Français. Tu as dû t'en apercevoir. L'Algérie n'est pas une terre d'égalité. Trop d'Algériens sont illettrés. Les

meilleures terres ont été spoliées par les riches colons. Certes, vous nous avez apporté beaucoup, mais maintenant on ne veut plus courber l'échine.

- Qu'allez-vous faire des juifs ?

- S'ils se battent avec nous, nous les considérerons comme des Algériens comme les autres. S'ils se battent pour les Français, ils devront partir.

- La France ne vous laissera pas faire. Il y aura beaucoup de morts.

- Comme en 1945, César et comme vous en 1945 nous gagnerons notre liberté.

- Pourquoi tu m'as fait venir ?

- Ma fille va se marier. Elle voulait t'offrir un cadeau. Elle n'a pas eu l'occasion de te remercier pour avoir sauvé sa virginité.

- Ça me gêne. Je n'ai pas de cadeau pour la mariée.

- Son mariage est prévu dans un mois. Chez nous, les femmes de la famille font leurs présents de leur propre main. Tu demanderas à ta femme de coudre quelque chose. Tu l'enverras à cette adresse.

Ben Bellah donna un papier à César. La jeune fille arriva. Elle était radieuse en robe traditionnelle blanche. Elle embrassa César et lui baisa les mains. Il fut troublé comme jamais il ne pensait l'être.

- Tu me fais penser à ma fille.

- Je te donne une photo Khal César. Tu la donneras à ta fille. Si elle veut, elle m'en enverra une.

- Khal ?

- Tonton.

- Je te souhaite tout le bonheur du monde. Ahmed, que ta descendance soit

nombreuse et que l'honneur domine dans ta famille.

- Va en paix César.

L'après-midi, il avait pris des nouvelles de Padovani. Il allait se rétablir rapidement. Ses blessures avaient été plus spectaculaires que graves. Le médecin de Maghnia avait fait ce qu'il fallait. Rassuré Montagni alla dans la chambre de Dubois.

- Tu es un enfoiré César. À cause de toi, j'ai perdu mes contacts à la CIA et au KGB.

- On a récupéré les plans et donné une bonne leçon à ces deux grandes puissances.

- Comment va Padovani ?

- Il va s'en sortir. En 1943 je l'ai vu faire vingt kilomètres dans les collines avec une balle de Mauser dans le ventre.

- Le médecin-chef m'a dit que la semaine prochaine on rentre en France à bord de l'Arromanches.

- Oui, tu pourras revoir ta fiancée à Paris. J'espère que tu vas te décider à la demander en mariage.

- Je t'inviterais à mon mariage.

- Je ne veux pas être le parrain de tes nombreux enfants.

Une semaine plus tard, une ambulance emmena Dubois et Padovani sur le quai où était stationné le porte-avions français. Il rentrait d'une mission en Indochine et avait déposé le 1^{er} Régiment Etranger de Cavalerie avant de repartir à Toulon, son port d'attache.

Ancien porte-avions britannique nommé Colossus, l'Arromanches avait été acquis par

la France en 1947. Il fut baptisé ainsi en souvenir des plages du débarquement du six juin 1944. Dès le début du conflit en Indochine, ce bâtiment participa à la guerre grâce à ses avions F4 Corsair et TBM Avengers. Cette mission lui valut d'être décoré de la croix de guerre des théâtres d'opérations extérieurs.

César accompagna ses deux amis à l'hôpital du bord. Ils furent installés au côté d'un jeune marin qui avait été blessé à Diên Biên Phu. Quand il se fut assuré qu'ils étaient bien pris en compte, il alla voir le bosco pour qu'on lui attribue une cabine. Il y déposa sa valise et la sacoche récupérée auprès de Mendeleïev et monta sur le pont.

Il comprit pourquoi on appelait cette ville Alger la blanche. Vu de la mer, le port offrait un spectacle magnifique, avec les bâtiments immaculés du palais du consul, de la préfecture ainsi que la Mosquée de Jénina sur la place du gouverneur où se détachait la statue équestre du duc d'Orléans.

César repensa à sa mission ici. Une énorme boule au ventre le saisit. Comment un lieu aussi paisible, un pays aussi beau pouvait basculer dans la guerre. Il en était sûr, l'insurrection allait éclater entre deux mondes qui s'ignoraient depuis cent vingt ans. Il revit la beauté du désert, de ces villes arrachées au sable et aux montagnes de l'Atlas. Il comprit alors que ni les Français installés ici depuis la colonisation en 1830, ni les Algériens de souche ne lâcheraient ce pays qu'ils considéraient comme le leur.

La décolonisation, si elle se fait, ne se fera qu'au prix de millions de morts des deux côtés. Il s'était battu lui aussi pour son pays, pour sa terre, pour sa famille pendant la Deuxième Guerre mondiale.

Les hommes n'apprendront-ils donc jamais ? Ni en 1870, ni en 14-18, ni en 39-45, les territoires conquis par la force ne restèrent la possession des assaillants. Les peuples se sont toujours soulevés contre cette infamie et ont toujours rejeté l'ennemi hors de ses frontières. La France venait de l'apprendre à ses dépens en Indochine.

Alors quoi ? Musulmans, chrétiens et juifs priaient un même Dieu, ce dieu qui dit à Abraham de sacrifier son fils et auquel il retint le geste pour lui offrir un mouton. C'est ce qu'ils fêtaient au cours de la pâque, de

Pessah ou de l'Aïd-el-Kébir. Que faisait ce dieu unique en ce moment même ? Allait-il laisser ses enfants s'entretuer ? Arabes et colons étaient des Algériens aujourd'hui. Ne pouvaient-ils pas vivre en bonne entente ?

- Putain, voilà que je délire ; se dit César. Au moins, Ben Bellah et moi ne nous sommes pas arrachés les tripes.

Leur respect était né de leur amour pour leurs enfants, pour deux filles vierges qui ne demandaient qu'à vivre.

Ils débarquèrent à Toulon. Dubois fut transporté à l'hôpital Sainte-Anne, tandis que Padovani insista pour être conduit à l'Hôtel Dieu à Marseille. Montagni profita de l'ambulance et rejoignit à pied son bureau à la préfecture de police.

Le directeur de la PJ l'accueille.

- César, comme je suis content de te revoir saint et sauf. L'inspecteur Labourdette nous a fait parvenir un rapport de votre mission. Comment va Padovani ?

- Il s'en sortira, d'ailleurs il est déjà en train de casser les couilles des infirmières. Il a réclamé des figatelli.

- Sacré Corse, un dur à cuire. J'ai de bonnes nouvelles à t'annoncer, mais aussi un point à éclaircir.

- Commençons par les éclaircissements.

- La DST m'a fait parvenir vos notes de frais à toi et à Padovani, car comme ils disent, je cite : « depuis que le commissaire Dubois a été blessé, vous avez mené votre enquête sans en référer à eux ». Que foutait Padovani avec toi en Algérie ? Il m'a dit qu'il prenait des vacances.

- C'est moi qui lui ai demandé de venir. Je n'avais aucune confiance en la DST. J'avais le KGB, la CIA et la Haganah au cul. Ma vie était en danger, tu voulais que je fasse quoi ? Le seul en qui j'ai confiance c'est Louis.

- Oui, je te comprends, mais vous avez acheté une quatre-chevaux, une juva quatre, mangé dans les meilleurs restaurants, changé trois fois d'hôtel. Tu prends la police marseillaise pour la banque de France ? Comment je vais justifier ces dépenses alors que je ne peux même pas dire au trésor public sur quelle enquête vous étiez ?

- Je t'ai rapporté un petit souvenir d'Algérie.

- Tu me fais chier César. Ce n'est pas d'un souvenir dont j'ai besoin, c'est de cent mille francs, tu m'entends, cent mille francs.

César lui tendit le sac qu'il portait depuis Maghnia.

- Tiens, c'est un cadeau du gouvernement américain. Dix millions, tu crois que ça suffira pour mes frais ?

Le directeur s'assit et contempla les billets.

- Comment je vais justifier cela auprès du fisc ?

- C'est pour cela que tu es directeur et que je ne suis que commissaire.

- Justement, tu n'es plus commissaire, tu es commissaire divisionnaire. Décision en personne du ministre de l'Intérieur. Et Padovani est commissaire. Il va prendre ta place et toi je te confie le commissariat de Saint-Louis. Si tu es d'accord bien sûr.

- Je suis d'accord. Si tu le permets, je prends ma journée, non, je prends une semaine de vacances. Je sais que le commissaire actuel de Saint-Louis ne part à la retraite que dans un mois. Une dernière chose. J'ai été aidé par les gendarmes de Sidi Bel Abbes. Leur chef mérite lui aussi une promotion.

- Je vais voir ce que je peux faire.

César rentra chez lui, raccompagné par l'inspecteur Baptisti.

- Commissaire, on m'a muté au commissariat de Saint-Louis. J'ai appris que c'est vous qui prenez le commandement. Je suis ravi de servir à vos côtés.

- Tu vois ce qui est arrivé à Padovani, travailler avec moi, ce n'est pas de tout repos.

- Je suis corse moi aussi. Vous verrez, rien ne me fait peur.

- Et bien à moi, les gens qui n'ont peur de rien me font peur.

Il pénétra dans sa petite maison de Notre dame Limite. Léontine se jeta dans ses bras, suivie par les enfants. César les embrassa très fort. Quand il tint Maryse dans ses bras, il repensa à la petite Raïna. Il fit assoir sa femme et sa fille dans la cuisine et leur raconta l'histoire de cette Algérienne et leur montra la photo. Il leur dit qu'il l'avait sauvé de garçons qui voulaient lui voler son argent.

- Elle a dit que cela faisait de toi sa sœur.

Maryse prit la photo et la regarda longuement.

- Je suis heureuse, papa, que tu aies aidé cette fille. Je voudrais moi aussi lui offrir une photo, mais je n'ai pas son adresse.

César sortit un papier de sa poche.

- Je l'ai. D'ailleurs Nénette, j'ai quelque chose à te demander. Raïna va se marier et son père ; il s'abstint de prononcer son nom devant sa fille ; m'a dit que les femmes de la famille cousaient quelque chose en cadeau de mariage.

- J'ai du drap. Je vais lui coudre une parure et on l'enverra en même temps que la photo.

Contente, Maryse alla dans sa chambre pour trouver une photo à envoyer. Léontine regarda César et lui dit.

- Je te connais César, tu ne m'as pas tout dit.

César lui raconta tout, le viol, les blessures de Dubois et de Louis, même les dix millions, mais pas la raison officielle de sa mission.

Elle se blottit contre lui et l'embrassa.

- Tu vois César, quand on fait le bien on est récompensé. Et dire que tu ne veux pas croire en Dieu.

- Justement, j'ai autre chose à te demander.

Le lendemain, ils prirent le trolley bus jusqu'au centre-ville de Marseille puis un autocar et montèrent à Notre Dame de la garde. Léontine et les enfants avaient mis leurs habits du dimanche.

César entra dans la chapelle principale et pria pour la première fois de sa vie. Il avait compris pourquoi les Marseillais vouaient

une telle adoration pour une vierge. Seule une vierge pouvait ouvrir le cœur des hommes. Il lui demanda d'intercéder auprès de son fils pour que la paix règne enfin sur le monde.

En redescendant sur le vieux port, ils rendirent visite à Padovani.

- Léontine, ma belle comme cela me fait plaisir de te voir ; dit Louis.

- Salut Louis, je t'ai apporté des figatelli, comme ça tu arrêteras d'emmerder les infirmières. Tu devrais te marier, tu serais un peu moins chiant.

- La plus belle fille de Marseille a épousé un émigré italien ; je suis inconsolable.

- Arrête tes flatteries. Comment ça va ?

- Ça va, mais ça ira encore mieux quand ma filleule m'aura fait un énorme baiser.

Maryse sauta sur le lit et embrassa tonton Louis.

- Tu sais tonton, papa m'a raconté que j'ai une nouvelle sœur, Raïna.

Louis regarda César surpris.

- Tu sais, la fille à qui on voulait voler son sac à main ?

- Ah, cette fille ? dit Louis rassuré.

Léontine lui prit la main et lui fit comprendre que, elle, savait tout.

- Dis-moi César, tu en as fait quoi du sac ?

- J'ai tout donné aux orphelins de la police. Ils sauront bien quoi en faire.

- N'empêche qu'on en aurait bien eu besoin de ce sac ; dit Léontine.

- Ce saligaud ne t'a rien dit ? demanda Louis.

- Dit quoi ?

- Il est passé commissaire divisionnaire.

Il va gagner autant qu'un ministre.

Léontine sourit.

- On ne va pas être muté, j'espère.

- Je prends le commissariat de Saint-Louis. Léon Jumelard prend sa retraite. Non seulement on ne déménage pas, mais je serais plus près de la maison.

- Et moi, je prends sa place à la PJ. Commissaire Padovani, ça sonne bien non ?

Tout le monde rigola.

Au bout d'une semaine, César reprit son travail à la PJ en attendant sa mutation officielle. Le directeur l'appela au téléphone.

- César, dans mon bureau tout de suite.

Montagni arriva rapidement.

- Que se passe-t-il ? demanda-t-il quand il vit Gaston Defferre le maire de Marseille.

- Salut César.

- Salut Gaston. Qu'est-ce qui nous vaut cet honneur ?

- Approche-toi. Tu sais que ta mission était couverte par le secret défense et que donc, tu ne peux recevoir les remerciements officiels du gouvernement, néanmoins, commissaire Montagni, au nom du président du conseil nous vous faisons chevalier de la Légion d'honneur.

Et il l'embrassa.

Le premier novembre 1954, Alger fut secouée par des attentats meurtriers. À l'annonce de cette nouvelle, César fut effondré.

- Ça y est Nénette, ça recommence. La guerre.

En 1959 Maryse épousa un ancien marin. Quand César le vit pour la première fois, il s'étrangla. C'était le marin qui était allongé aux côtés de Dubois et Padovani dans le porte-avions Arromanches.

Le quatorze février 1960, César lisait le Provençal chez lui. Le journal marseillais faisait les gros titres sur le premier essai nucléaire français en Algérie.

- Je connais ton regard, César ; dit Léontine ; ne me dis pas que cette mission que tu as faite en Algérie en 1954 avait un rapport avec ça ?

- Je pense que maintenant je peux te le dire. Oui, et c'est pour cela que j'ai eu la Légion d'honneur. Bien entendu, je ne peux pas te donner les détails, mais sache que le monde entier voulait nous empêcher d'avoir

la bombe. Heureusement que nous avons un homme comme de Gaulle. Il vient de sauver la France pour une deuxième fois.

- Peut-être, mais nos enfants meurent en Algérie et notre fils aura bientôt l'âge de faire son service militaire.

- Je sais, Nénette, je sais.

Le premier février 1962, Maryse écrit à sa lointaine sœur Raïna.

« Ma chère sœur, je ne suis pas censé le savoir, mais j'ai entendu mon père dire des choses à ma mère. Mon frère, Raymond Montagni, vient d'arriver à Alger pour faire son service militaire au troisième régiment des zouaves. Si tu peux demander à ton père de veiller sur lui, cela me ferait énormément plaisir. Je joins à cette lettre des photos de mes deux fils. Et je suis encore enceinte.

Bientôt mon mari et moi, nous aurons notre propre appartement. J'espère que quand tout ça sera fini, on pourra se rencontrer.

Je t'embrasse fort ma grande sœur, fais des caresses à ta fille.

Maryse. »